

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

I.S.S.N. 0758 - 8151



Société d'histoire locale



nouvelle série n°17 2001

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Société d'histoire locale fondée en 1924



Nouvelle série n° 17 - 2000 ou 2001

SOMMAIRE

TRAVAUX ET RECHERCHES

- * Histoire du château des Imbergères p. 1
Madame Panthier
 - * Histoire des communautés religieuses à Sceaux (suite) p. 22
Anne -Marie Vallot
 - * Le quartier des Blagis p. 37
Pascale Larousse
-

VISITES

- * Le château de Maintenon p. 56
- * La chapelle royale de Dreux p. 64
Jacqueline Combarnous

IMAGES DU PASSE

- * Image du vieux Sceaux p. 71
Gabrielle Garapon
-

EPHEMERIDES

p. 72

VIE DE L'ASSOCIATION

- * Assemblée générale du 25 mars 2000 p. 74
Thérèse Pila
- * In Memoriam p. 77

BULLETIN DES AMIS DE SCEAUX

Revue annuelle

Directrice de publication : Thérèse Pila assistée de Jacqueline Combarnous
Françoise Petit et de Micheline Henry

Composition et mise en page : France Genty

Impression : Reproduction Service - Meudon

Rédaction et diffusion : **Amis de Sceaux**
Bibliothèque Municipale
7 rue Honoré de Balzac
92330 SCEAUX

Le Bulletin est servi à tous les adhérents

cotisation 2000 : 100 F individuelle
140 F par couple
200 F Bienfaiteur

AMIS DE SCEAUX :

Membres d'honneur : *Renée Lemaître, Erwin Guldner †*
Présidente : *Thérèse Pila*
Vice-Présidentes : *Françoise Petit, Micheline Henry*
Secrétaire générale : *Jacqueline Combarnous*
Trésorière : *Fabienne Corbière*

Membres du Conseil d'Administration : élus le 25 mars 2000

Claire Balland, Jeannette Beaugrand, Edmée Benoist de la Grandière, Marie-Thérèse de Crécy, Bernard Festal, Françoise Flot, Gabrielle Garapon, Jean-Luc Gourdin, Martine Grigaut, René Legrand, Renée Lemaître, Madeleine Loubaton, Marianne de Meyenbourg, Germaine Pelegrin, Jane Quentin, Monique Saunois, Anne-Marie Vallot.

Permanence de l'Association :

Le samedi de 14h à 17h en dehors des périodes de vacances scolaires, Salle du Fonds local de la Bibliothèque municipale.

HISTOIRE DU CHATEAU DES IMBERGERES,

Conférence de Madame Panthier du 8 mars 1964

au Lycée Marie Curie

Nous avons retrouvé le texte d'une conférence prononcée par Madame Panthier le 8 mars 1964 au Lycée Marie Curie, relatant l'histoire du château des Imbergères à partir des travaux de recherches qu'elle avait menés conjointement avec son mari, Auguste Panthier, avant la guerre, dans le cadre de notre association. Plus succincte que l'histoire du Petit Château que nous avons eu le plaisir de publier en 1998, il nous a semblé néanmoins intéressant pour nos adhérents, et pour les scéens en général, de la publier pour leur faire découvrir cette maison disparue.

Malheureusement Madame Panthier, faisant une conférence, n'a pas joint à son texte resté manuscrit le relevé de ses sources. Nous nous employons à rechercher les traces des documents cités. Nous n'avons pas encore pu les retrouver tous. Mais au fur et à mesure de leur découverte, nous tiendrons le dossier à jour aux archives de notre société. Et ces sources seront ainsi consultables pour d'éventuelles recherches futures

Nous avons conservé presque intégralement le texte de Madame Panthier, malgré son style parlé que nous avons été amenés à rectifier une ou deux fois pour le rendre plus intelligible. Nous avons ajouté quelques notes pour une meilleure compréhension d'un texte vieux de presque cinquante ans.

LA GRAND RUE

Autrefois, au bas du Grand Sceaux, la Grande Rue actuellement rue Voltaire, aboutissait à un ensemble de constructions que l'on appelait, un peu pompeusement « le Château des Imbergères ». Au-delà s'étendait un vaste domaine qui allait jusqu'au Val d'Aulnay, englobant même le ru d'Aulnay, et la vue s'étendait sur des lointains vaporeux et boisés.

L'origine du mot « *les Imbergère* » est toujours restée une énigme, malgré les recherches de Monsieur l'Abbé Jacquin, vicaire à Sceaux et bibliothécaire de l'Archevêché, et celles de Monsieur Lemaître, président des Amis de Sceaux qui furent tout aussi vaines.



SCEAUX (Seine) – Château des Imbergères
(Ancienne demeure de la célèbre tragédienne M^{lle} Mars)

Coll. Amis de Sceaux 1

SOURCES

Les sources de cette histoire sont les mêmes que pour l'histoire du Petit Château ; ce sont les archives de Maître Bidault, notaire à Sceaux, qui nous avait ouvert les portes de son étude et nous avait introduits chez tous ses confrères parisiens dont les minutiers nous intéressaient. Citons aussi le minutier des Archives Nationales à l'Hôtel de Rohan, et pour la période contemporaine, les souvenirs des vieux scéens que je veux saluer ici : Madame Saunier, Madame Fourcade mère, et Monsieur Godefroy, dont l'épicerie occupait le parking qui borde la rue de Penthièvre et le « *Petit Parc* », et dont la mémoire fourmillait d'anecdotes amusantes.

Pour la période entre 1910 et 1914, nous avons les souvenirs de Monsieur Bizos, inspecteur général de l'enseignement, qui a habité les Imbergères alors qu'il était étudiant. Mais cette histoire fut beaucoup plus longue à exhumer que celle du Petit Château, sans doute parce qu'elle touchait de moins près à la « *Grande Histoire* », la voici :

ORIGINES

UNE CHAPELLE

Il y eut d'abord à cet emplacement une chapelle dont l'origine est obscure. Depuis l'époque de Charlemagne, les religieux de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés étaient établis sur le versant sud du territoire de Sceaux où ils possédaient de vastes terrains, notamment, « *le fief de l'Enfermerie* » (déformation du mot Infirmerie), possession avérée encore au XV^{ème} siècle.

Pendant la guerre de Cent Ans, les Anglais poussèrent une pointe dans la région et dévastèrent le fief. Les religieux n'eurent sans doute pas les moyens de le remettre en état et préférèrent le vendre à Jehan Baillet, seigneur de Sceaux le Petit, en 1454.

Les religieux de Saint-Germain-des-Prés étaient les seuls établis dans cette partie de Sceaux, Sainte-Geneviève et Saint-Victor avaient leurs fiefs sur le versant nord, vers Bourg-la-Reine, Bagneux et Fontenay-aux-Roses. Il semble donc que cette chapelle ait été établie par les religieux de Saint-Germain-des-Prés.

Cette chapelle possédait des reliques, mentionnées dans le testament de Maître Dezaleux¹ dont voici le texte : « *Comme mon intention a été de faire mettre dans une châsse les reliques que j'avais de cette chapelle, lesquelles ont été depuis enfermées dans un petit coffre assez propre de satin brodé, que la Providence m'a fait avoir, lequel est après dû à ma fille ; je lui laisse le soing pour les faire mieux conserver et pour les honorer dans la chapelle de sa maison de Sceaux ou pour les donner à quelque monastère où elles seront mieux honorées que dans une maison particulière* ».

¹ Voir p. 5.

Cette chapelle était desservie par des chapelains de Sceaux, qui y disaient la messe les jours de grandes fêtes et les actes de catholicité nous ont donné le nom de tous les chapelains dont le dernier en date, au XVII^{ème} siècle, François Bellée,² participait volontiers aux fêtes familiales du voisinage.

En arrière de cette chapelle, se trouvait une maison qui appartenait à la famille Donetz ou Dasnet. Cette famille venait d'Anjou et apparaît à Sceaux vers 1480. Dans l'obituaire de Sceaux que le vieil historien Advielle a recopié, le nom est cité deux fois sous la forme Dasnet. Il fallait que cette famille s'intéressât à Sceaux puisqu'elle demandait le secours des prières de la paroisse.

Dans le censier de 1545, Guillaume Donetz apparaît comme un homme riche qui possédait une maison au lieu-dit alors « *la Gauqueline* »³, et des terres un peu partout ; à la Gauqueline, au Clos Saint-Marcel, aux Coudray, au Philemain à la voye de Pique puce etc... D'après les Insinuations du Châtelet⁴, c'était un bourgeois de Paris et un « *marchand banquier* » comme on disait alors. Il avait rendu service à quelques puissants personnages comme Antoine Sanguin, évêque d'Orléans et cardinal de Meudon, qui l'avaient récompensé en fournissant aux membres de sa famille des places de hauts officiers dans les finances royales et même des dignités ecclésiastiques.

LA FAMILLE WILLART

La famille prospérait en enfants et une des filles, Damoiselle Amboise Donetz, épousa noble homme Jehan Willart. La famille Willart a habité à Sceaux pendant près d'un siècle, de nombreux actes officiels en témoignent. L'orthographe du temps varie mais le W initial est immuable, ce qui laisse penser que cette famille venait des Flandres. Jehan Willart était devenu Conseiller du Roi et auditeur en la chambre

² François Bellée est cité comme parrain de Marguerite Boutet le 6 mars 1614, de Françoise Auby le 6 septembre 1614 et de Françoise Mesny le 26 août 1613.

³ lieu-dit disparu.

⁴ Les insinuations du Châtelet, service qui assurait l'enregistrement des actes à l'intention des tiers. Remplacé, de nos jours, par le bureau des hypothèques.

des Comptes à Paris. Il possédait une partie de la Seigneurie d'Arcueil. Il habitait d'ordinaire à Paris dans la paroisse de Saint Médéric⁵. Dans le censier de Pierre Charlemagne, qui date de 1598, il n'est cité qu'une fois alors que plusieurs villageois le sont plusieurs fois, mais ce fut lui qui eut le mérite, pour nous, de construire la maison principale des Imbergères, telle qu'on la voyait encore en 1939. La construction avait été achevée en 1598.

Jehan Willart ne survécut guère à la construction de sa maison. En 1604, son fils unique, Jehan Willart II en hérita, ainsi que de la place de son père et d'une partie de la seigneurie d'Arcueil. A la différence de son père, il n'était plus un étranger à Sceaux. Il y séjourna souvent avec sa famille et participa aux joies et aux difficultés des villageois. On peut suivre une partie de sa vie à Sceaux dans les actes de catholicité, où il est cité comme parrain et comme témoin aux mariages.

Il eut de nombreux enfants. Des garçons, dont Jehan Willart III, Claude, et plusieurs filles ; Jehan Willart II mourut jeune et son fils aîné aurait dû lui succéder. Mais l'escadron féminin, entraîné par l'aînée Marguerite, fit remarquer qu'aucun de ses frères et sœurs ne pourrait renoncer à tant de chers souvenirs ; Jehan Willart III reconnut l'excellence de cet argument et accepta de laisser la maison familiale indivise.

Marguerite, mariée à Paris, revint à Sceaux quelquefois ; elle aussi est mentionnée dans les actes de catholicité comme marraine, mais prise par sa famille, on ne la vit plus guère.

Une autre sœur, Dame Angélique, plus attachée à Sceaux, se faisait beaucoup de soucis quant au devenir de la maison familiale : que deviendrait-elle à la mort du dernier survivant ? Alors, elle réunit ses frères et sœurs en un conseil de famille « *pour la bonne et particulière amitié qu'ils se portaient* », dit le texte⁶, et il fut décidé qu'après la mort du dernier, le domaine familial appartiendrait à une nièce que Dame Angélique affectionnait beaucoup, la petite Geneviève, mariée à un avocat assez obscur, Maître François Dezaleux,

La famille Willart disparut de Sceaux au moment où elle allait entrer dans la grande histoire littéraire : un des fils de

⁵ Saint-Médéric, probablement Saint Merri

Claude Willart, Maître Germain Willart fut en effet l'ami intime de Racine. Presque plus fidèle que Boileau, ce fut lui qui l'assista dans ses derniers moments, qui régla la cérémonie des obsèques. Il avait payé leur commune foi janséniste de nombreuses années de Bastille dont il ne fut libéré qu'à la mort de Louis XIV.

MAITRE DEZALEUX

Donc nos Imbergères appartiennent à Geneviève Dezaleux, en réalité à son mari, homme autoritaire qui voulait être maître chez lui. Il le fut durement de 1662 à 1706. Fini de paraître dans les actes de catholicité, cela ne rapportait rien !... Il ne fréquentait que les notaires et c'est dans leurs grimoires que l'on peut reconstituer son histoire. A Sceaux, ses deux amis étaient Jehan Bruslé, le commis du tabellion et plus tard, le notaire Jean Bouille. Maître Dezaleux ne voulait pas demeurer toute sa vie un avocat obscur. Il avait deviné que les grands propriétaires terriens auraient une place en vue dans le royaume. Il avait déjà un bon petit noyau avec la propriété de sa femme. Il entreprit de l'agrandir et se lança, avec l'aide de son ami notaire, dans une campagne d'achats, d'échanges, d'accords, de transactions etc.

Mais l'ambitieux Maître Dezaleux voyait plus loin. Il était entré dans la Confrérie du Saint Sacrement⁷. Avec Mazarin, les Confrères obtenaient de bonnes places, mais Louis XIV vint et il entendait aussi être maître chez lui. Il fit une liste noire de certains Confrères sur laquelle se trouvait Maître Dezaleux.

Celui-ci chercha alors à marier sa fille dans la noblesse, en lui donnant une très grosse dot. Il chercha, et il trouva en la personne de Monsieur Augustin de Louvencourt, conseiller du Roi et maître ordinaire en sa Chambre des Comptes. Les Louvencourt avaient acquis leurs titres de noblesse comme notaires au Châtelet depuis 1524, ils avaient même des armoiries. La dot était princière : vingt mille livres de rente, deux mille livres en vaisselle d'argent, mille livres de bijoux, quatre mille livres de linge ou d'habits. Egalement des droits sur ses maisons de Paris, huit mille livres d'or à prendre sur la

⁷ Association spirituelle de la contre-Réforme, créée en 1630.

succession de Dame Angélique Willart et le « *gros lot* », le grand domaine de Sceaux.

On parla longtemps de la soirée que Maître Dezaleux donna lors de la signature du contrat dans son hôtel du Faubourg Saint-Germain, rue de Seine. La noblesse s'y pressait. On pouvait y voir « *Très hault et très puissant seigneur* » Roger Duplessis, seigneur de Liancourt, duc de la Rocheguyon, pair de France, chevalier des Ordres du Roy et premier gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy ; s'y trouvait de même « *Très hault et très puissant seigneur* » François de la Rochefoucauld, pair de France, chevalier des Ordres du Roy, accompagné de son fils et de ses petits-fils, Il y avait le marquis de Sillery, dont le père avait été ministre sous Louis XIII, et qui était le voisin de Maître Dezaleux à Châtenay.

Dame Marie de Louvencourt représentait son mari, lieutenant des gardes du corps du Roy ; elle était accompagnée d'un jeune neveu, l'abbé Donneau de Vizé, qui fut plus tard le fondateur du « *Mercuré Galant* » le grand journal du siècle.

Ce contrat présente de curieuses particularités. L'extrémité d'une plume d'oie accroche-t-elle facilement ? La signature de François de la Rochefoucauld est enrobée de pâtés, et les signatures qui suivent ont des pâtés de plus en plus petits ! Aidés de notre ami Maître Coyecque, le directeur du Minutier des archives, nous avons convenu que ces malencontreux pâtés sentaient l'ironie...

Une fois ses ambitions satisfaites, Maître Dezaleux retourna à sa chicane. En témoigne l'histoire suivante : un jour, un fermier du Plessis-Piquet, Lubin Huchet, avait vu un de ses essaims d'abeilles s'envoler et se poser sur les branches d'un châtaignier d'une ferme, sur le territoire d'Aulnay. Pour reprendre les abeilles, il alluma un feu et brûla quelque peu les trois branches du châtaignier. Mais cet arbre appartenait à un fermier de Maître Dezaleux. Celui-ci attaqua Lubin Huchet en justice : « *Ordonné qu'il sera fait rapport à la Cour de la diminution de la récolte de châtaignes que pouvaient produire ces trois branches* »... Lubin Huchet paya l'arbre, renonça au bois et dut encore remercier Maître Dezaleux de ne pas avoir été plus loin.

Mais un jour vint où Maître Dezaleux fut attaqué lui-même, presque à la fin d'une longue vie. Il fut attaqué par la

maladie et dut garder la chambre assez longtemps sous la surveillance d'une de ses nièces qu'il avait prise comme gouvernante de sa maison, Mademoiselle de Marcillet, n'ayant pas confiance en sa propre fille. Il eut le loisir de méditer sur son passé et sur son avenir. Concernant son passé, il avait tout de même quelque inquiétude ; quant à son avenir, il devait se l'assurer devant le tribunal céleste. Alors il se mit à écrire son testament et à faire des générosités posthumes. Il donnait cinquante livres au chapitre de Notre-Dame de Paris, cinquante livres à l'Hospice des Petites Maisons, trente livres au Couvent des Feuillantines : une année de gages à ses serviteurs, trente livres à son jardinier... plus un chapeau ! trois cents livres aux pauvres ménages de Sceaux, à condition que cet argent fut pris sur celui que lui devaient certains habitants ; à Monsieur le Curé de Sceaux, trente livres pour le recommander à ses prières pendant l'année qui suivait sa mort, et cent livres à l'Eglise pour la fondation de quatre messes basses.

Enfin, dernière touche à ce portrait, la duchesse de Liancourt avait donné par codicille à Maître Dezaleux la somme de six cent livres, que ses héritiers avaient refusé de payer. Maître Dezaleux chargea un de ses amis, Monsieur de Villers, de les « récupérer », puis de trouver « trois filles pauvres ayant bonne volonté de se consacrer à Dieu » pour dire des prières pour son âme. Moyennant quoi, elles toucheraient cinquante livres par an chacune.

Le testateur vécut encore quelque temps. Quelques légataires moururent avant lui. Malgré tout, il présente pour nous l'intérêt d'avoir laissé à ses successeurs un domaine qui s'étendait depuis le carrefour de l'Epine⁷ jusqu'au ruisseau d'Aulnay. A Sceaux il n'y avait que Messieurs Colbert pour faire mieux.

A côté de son père, Madame de Louvencourt (la seule héritière) était devenue mère, puis veuve, puis muette.. La gouvernante, Mademoiselle de Marcillet, avait pris un tel ascendant dans la maison qu'elle n'avait plus le droit de s'occuper de quoi que ce soit. Mais dès qu'elle fut libre, elle se libéra de Mademoiselle de Marcillet malgré la promesse faite à son père, et retrouva parole et activité. « Elle prit même la suite

⁷ le haut de l'avenue Cauchy

de son père dans les acquisitions et les répertoires des notaires. Mais elle disparut bientôt en 1711 dans la tourmente de la fin du règne de Louis XIV, période de guerre et d'épidémies.

AUGUSTIN DE LOVENCOURT

Son fils Augustin, François, Paul de Louvencourt garda le domaine de 1711 à 1760. Tous les étés, il laissait son hôtel du Marais pour venir à Sceaux où il était très considéré pour sa vertu. En 1755, un document de la Fabrique faisait remarquer à Maître Champin, notaire, (un ancêtre de notre célèbre graveur scénén), que Monsieur de Louvencourt n'avait jamais demandé à l'église une place qui le distinguât des autres fidèles, malgré la notoriété dont il jouissait à Sceaux. Peut-être Monsieur de Louvencourt poussa-t-il trop loin les vertus chrétiennes... Aucune trace pour lui de femme ou d'enfants.

Cette maison familiale qui avait abrité la même famille pendant trois cents ans, qu'allait-elle devenir ? Par-devant notaire, il fit une donation entre vifs à Monsieur Joseph Benoist Coste de Champeron, conseiller du Roy en sa cour du Parlement. Un autre document de la Fabrique cité par l'Abbé Cauvin nous apprend qu'il laissait à la Charité de Sceaux une somme de 1 654 livres, plus que toutes les autres rentes apportées avant 1789, y compris les sommes laissées par Colbert et par le généreux duc de Penthièvre.

MONSIEUR DE CHAMPERON

Nos Imbergères ont donc fini leur rôle familial et appartiennent à Monsieur Joseph Benoist Coste de Champeron, qui était entiché de haute noblesse. Depuis quelque temps déjà, il apparaissait dans le « *nobiliaire* » de l'Ile de France où il affichait ses armoiries. Il s'était marié noblement ; sa fille avait épousé un comte de Sabran qui devait être bien en cour car, à l'âge de dix-neuf ans, il était déjà maréchal de camp.

Pour figurer dans la haute noblesse, il fallait un château et Monsieur de Champeron trouvait le sien trop modeste. Il fit venir un architecte et un maître-maçon dont on n'a pas retrouvé les noms ; mais les travaux sont mentionnés dans

l'acte de vente de la maison au décès de Monsieur de Champeron... Selon un procédé classique à l'époque, il accola à la vieille maison des pavillons, puis les galeries. Ces additions ne manquèrent pas de joliesse par leur aspect très XVIII^{ème} siècle. Bien des artistes ont aimé dessiner certaine tourelle faisant trait d'union entre le pavillon et la galerie gauche.

Dans le pavillon de droite, il y avait la cuisine, l'office et le garde-manger. Dans celui de gauche, une écurie pour huit chevaux et à l'étage, plusieurs chambres de domestiques. Malheureusement, ces deux annexes voisinaient avec les fumiers et la basse-cour.

Monsieur de Champeron rêvait aussi de réunir les trois parties de ce grand domaine divisé par deux voies : la voie pierreuse et l'impasse du lavoir. Dans la voie pierreuse, les paysans avaient creusé des trous pour faire rouir leur chanvre. Il put facilement se l'approprier. Mais il se heurta au refus obstiné des habitants pour l'impasse du lavoir. Ceux-ci affectèrent même de ne plus le reconnaître parce qu'il avait trop insisté.

Le nouveau châtelain dut arrêter les travaux avant leur achèvement, faute des finances nécessaires. En attendant de pouvoir vendre, il chercha un locataire.

LA MARQUISE DE SAINT PIERRE, LOCATAIRE DE MONSIEUR DE CHAMPERON

Il se présenta une locataire et c'était un grand nom, Madame la Marquise de Saint Pierre ! C'était une Colbert, mariée deux fois, la deuxième fois au marquis de Saint Pierre, un Grand d'Espagne qui était à la fois précepteur de l'infant Don Carlos et général en chef de toutes les armées d'Espagne. Ses hautes fonctions ne lui permettaient guère de quitter l'Espagne. La Marquise s'ennuyait à Paris et elle s'était lancée dans les aventures galantes ; à quatre-vingt-six ans, la marquise aspirait à la retraite, les Imbergères lui plaisaient, mais elle n'avait pas prévu que Monsieur de Champeron était acculé à la vente.

JACQUES-PAUL MEREY † 1800

Il s'était trouvé un acquéreur capable de déboursier 94 200 livres, 15 000 pour les meubles, et 7 500 pour les immeubles et dépendances tout autour, et cet acheteur fut Monsieur Jacques Paul Merrey, tout court, sans titre de noblesse. Mais il lui fallait pourtant une belle fortune car il avait encore des maisons à Paris, une à Haïti, et il avait acheté la dignité d'écuyer et l'office de conseiller secrétaire du Roy, Maison et Couronne de France. Il gardait en outre cinquante mille livres de rentes sur l'Etat. Il représentait encore une autre puissance : le premier empire colonial français. C'était un « *nabab* » comme on disait à l'époque ; il avait travaillé aux Iles, c'est-à-dire aux Antilles. L'almanach royal l'avait signalé comme secrétaire du Roy au Cap François, la capitale de Haïti, donc de toutes les Antilles. De 1753 à 1756, le père de sa femme avait travaillé et fait fortune aux Grandes Indes. Les Indes Orientales et les Indes Occidentales, toutes nos richesses étaient représentées par Jacques Merrey et sa femme !

Le procureur fiscal Gaignat dans sa « *Promenade de Sceaux Penthièvre* », nous a laissé le témoignage le plus cordial sur les nouveaux venus : « *d'une grande affabilité, d'une grande générosité envers tous les pauvres habitants* ». Mais les habitants de Sceaux ne partagèrent pas l'enthousiasme de leur procureur fiscal ; cela parce que Monsieur Merrey aurait voulu avoir aussi l'impasse du lavoir ; il avait pourtant offert de construire ailleurs un lavoir tout neuf, couvert.

Les habitants de Sceaux s'entêtèrent dans leur refus ; alors Jacques Paul Merrey ne songea plus qu'à jouir d'une tranquillité bien gagnée. Il cultiva son jardin lequel, d'après Gaignat, était fort beau. Monsieur Merrey avait une autre passion que Gaignat estimait aussi : une très vieille bibliothèque, installée avec amour dans le meilleur des appartements avec une belle vue sur le midi et le jardin. Nous avons pénétré en 1939, avec beaucoup d'émotion dans cette bibliothèque presque intacte ayant en mains tout l'inventaire des livres conservés encore chez Maître Bidaut. Ce que notre procureur fiscal estimait peut être encore plus chez son ami, c'était sa cave, où Monsieur Merrey avait collectionné presque tous les crus de Bourgogne.

Sa retraite fut assombrie par la mort de sa femme d'abord, puis par la Révolution ; A Paris, comme « *nabab* » il aurait certainement été plus inquiété, à Sceaux, il ne fut que ruiné. Les rentes fondirent, il fallut se contenter du tiers consolidé en francs papiers qui ne valaient rien. Le train de sa maison s'en ressentit : un seul cheval, une seule charrette à la place du carrosse, le linge et les habits s'usaient, on ne pouvait plus compter à l'inventaire que dix nappes usagées, quelques douzaines de serviettes et de torchons usagés, quatre-vingt paires de draps de domestiques (ils ne servaient plus !) et trente cinq paires de draps de maîtres. Monsieur Merrey mourut tout seul, en 1800⁸. Il n'avait pas d'enfant et ce furent des neveux qui se précipitèrent sur l'héritage. Mais d'abord, on leur demanda de l'argent frais d'expertise, de succession, l'achat de deux actions de la nouvelle Compagnie des Eaux de Sceaux que le notaire Desgranges imposait à tout propriétaire important. Et ils trouvèrent quelqu'un pour leur acheter le château 75 000 francs.

1800 - MADAME FEYDEAU CI-DEVANT MARQUISE DE MAUPEOU 1800-1803

C'était Madame Feydeau, qui n'était autre que la ci-devant marquise de Maupeou. Son père avait été le dernier chancelier de la royauté. Aux premières heures difficiles, il avait voulu aider Louis XVI à faire des économies en supprimant toutes les charges héréditaires qui grevaient si fort les finances de l'Etat. Il y avait gagné l'admiration de Monsieur de Voltaire, la haine des privilégiés et de Louis XVI, la disgrâce. Il y gagna peut être aussi de ne pas être trop inquiet pendant la tourmente révolutionnaire. Sa fille avait perdu parents et amis ; elle habitait toujours son appartement d'avant 1789, rue des Mathurins près de la place Vendôme, trop près du souvenir de la guillotine. Elle aspirait à une retraite calme. Mais les Imbergères ne lui rendirent pas sa vitalité et elle s'éteignit au bout de trois ans.

⁸ le 16 ventose de l'an VIII^e

LES SAULX-TAVANNES

Ce furent ses neveux qui eurent nos Imbergères, un très grand nom, s'il en fut, dans le royaume de France : Les Saulx-Tavannes. Ils avaient fourni ducs et pairs, maréchaux et grands dignitaires. Ils avaient même habité le grand château de Sceaux au temps des derniers ducs de Tresmes, leurs parents. Mais le père était devenu fou pendant la Terreur, le fils était très amoindri moralement et physiquement ; il vécut juste le temps nécessaire pour refaire un testament qui avait désavantagé sa soeur et il disparut.

MARTIN GARAT

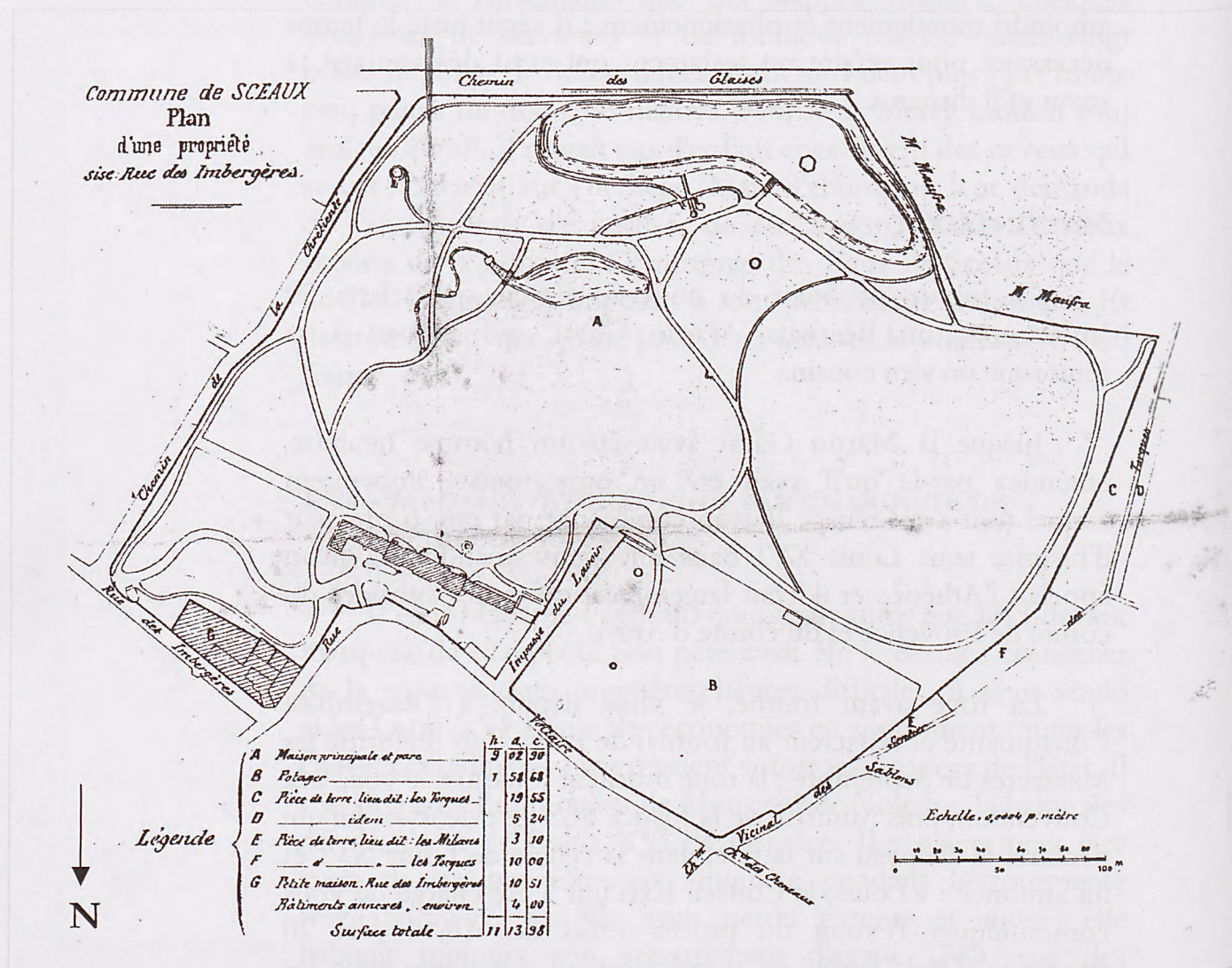
Ce fut un profiteur du nouveau régime qui acheta les Imbergères, un Béarnais, Martin Garat, qui traînait à sa remorque un sien cousin.

Jusque là Martin Garat avait été un homme heureux, entendez par-là qu'il avait été un opportuniste impénitent auquel tout avait réussi. Il avait commencé par être professeur d'histoire sous Louis XVI dans une petite institution, qu'on appelait l'Athénée et il avait largement profité des subsides du comte de Provence et du comte d'Artois.

La roue ayant tourné, le voilà député à l'Assemblée Constituante et rédacteur au Journal de Paris. Puis il glorifie les Massacres de Septembre ; la roue tournant toujours, le voilà à la Convention, puis Ministre de la Justice et, à ce titre, c'est lui qui pénètre, le chapeau sur la tête, dans la cellule de Louis XVI et lui annonce : « Louis, le Conseil Exécutif a été chargé de vous communiquer l'extrait du procès-verbal des 16, 17, et 20 janvier ». C'était l'arrêt de mort. C'est lui qui dirige tous les détails de l'exécution. Il fut révolutionnaire jusqu'au 18 brumaire ; puis il se mit à faire l'éloge de Bonaparte qui ne l'aimait guère et qui le traitait « *d'enfileur de mots* ». N'empêche qu'en 1808 il sera promu sénateur et comte de l'Empire pour le récompenser de ses services.

A Sceaux Martin Garat n'aima pas son jardin à la française qui lui rappelait l'Ancien Régime, il voulut un jardin à l'anglaise : pelouses irrégulières, une rivière, deux lacs. Mais les sources de sa propriété ne fournissaient pas assez d'eau et il demanda

l'adjonction du ruisseau d'Aulnay. La demande traîna dans les bureaux, mais en 1814, il fut un de ceux qui obéirent à Talleyrand et qui signa la liste des soixante sénateurs qui demandaient la déchéance de l'Empereur. Alors, il fut payé et eut son ruisseau d'Aulnay à condition toutefois que les riverains en aval de la Bièvre⁹, ne se plaignent pas de la diminution du débit de la rivière.



Plan offert aux Amis de Sceaux par le Géomètre Monsieur Molinet

Coll. J.B. Vialles

⁹ Nous respectons le texte de Madame Panthier, néanmoins la jonction du ru d'Aulnay avec la Bièvre nous paraît problématique.

Puis la Restauration arriva, Louis XVIII avait suivi de loin l'ascension du petit professeur et il ne poussait pas la collaboration jusqu'à l'oubli. Adieu prébendes et privilèges ! Martin Garat dut retourner dans son Béarn ainsi que son cousin qui était devenu un des cinq directeurs de la Banque de France et qui, à ce titre, logea à l'Hôtel de Toulouse, l'hôtel de notre duc de Penthièvre. En bon financier, le cousin mit le château des Imbergères en vente. Il en exigeait 115 000 francs, en espèces sonnantes d'or et d'argent, et non autrement. Malgré le gros prix, il se trouva un acquéreur, un comte polonais, le comte Mielzynski (1816-c.1820)... Mais les acheteurs durent reconnaître bien vite qu'ils s'étaient fourvoyés et qu'ils ne pouvaient pas finir de payer ; alors on remit le château en vente, au rabais cette fois.

MADemoisELLE MARS 1820-1826

Il fut adjugé à Mademoiselle Anne Françoise Hippolyte Boutet-Mars artiste sociétaire de la Comédie Française.

Mademoiselle Mars venait d'avoir un congé de sept mois à la Comédie Française ; elle venait de perdre une fille de vingt ans, était fatiguée et éprouvait le besoin de s'isoler. Les Imbergères lui plaisaient, mais voilà qu'à peine installée à Sceaux, Mademoiselle Mars disparaît ! On s'inquiète, Mademoiselle Mars était une farouche bonapartiste : pourvu qu'elle n'ait pas pris part à un complot ! Le comte de Salignac-Fénelon, attaché à Dresde, signale son passage en Allemagne. On l'arrête à Francfort, elle n'avait même pas de passeport ! Mais Francfort étant une ville libre, il fallut relâcher Mademoiselle Mars. On la suit, en faisant une enquête discrète. Cette enquête aboutit à un résultat : Mademoiselle Mars avait fui en Allemagne pour cacher une maternité qui n'aboutit pas.

Elle revint à Sceaux et trouva peut-être que son château n'était pas digne de son talent. Elle rêva d'embellissement et en 1824, elle fit venir son architecte, Louis Visconti, le chargeant d'achever les pavillons de Monsieur Coste de Champeron et de lui rendre la maison plus luxueuse et plus confortable. D'abord on rajeunit la façade en refaisant les parements blancs et en ajoutant une légère bordure de grecques. Puis on agrandit l'ancien petit vestibule, en refoulant le mur du fond ;



Mademoiselle Mars en fit une grande antichambre, dallée en carreaux rouges, noirs et blancs, peinte en vert d'eau avec une niche pour une grande statue. Puis, l'ancienne salle à manger refoulée devint une galerie, peinte en rouge brique, décorée de pilastres à chapiteaux ioniques, de deux niches avec statues et de glaces. Par trois portes à deux battants, cette galerie ouvrait sur le porche, le plus célèbre des aménagements nouveaux. Il devait faire un grand effet par ses pilastres, ses colonnes blanches à chapiteaux doriques, ses mosaïques, ses balustrades de fer, ses caisses de fleurs, ainsi que par les moulures et les vases qui les surmontaient. C'est lui que Régnier et Champin ont popularisé dans « *les Habitations des personnages les plus célèbres de France* ».

Enfin, Mademoiselle Mars avait dégagé un appartement à droite pour installer une salle de billard, de couleur rouge brique. Dans le pavillon de gauche, les écuries de Monsieur Benoît de Champeron avaient fait place à une superbe salle à manger enrichie d'un parquet de toute beauté : grand carrés d'ébène alternant avec des carrés de chêne clair. Elle avait donné une autre entrée à l'escalier d'honneur et fait recouvrir cette entrée d'une voûte romane à l'instar d'un vieux château. Enfin elle avait installé dans son château un confort presque d'avant garde pour l'époque : calorifère, salle de bains, lieux à l'anglaise. Partout il y avait de belles peintures gris clair, des boiseries et des glaces dorées. Mademoiselle Mars parut se plaire enfin à Sceaux. Elle reçut de grands personnages ; elle menait grand train et aimait la bonne chère. Elle reçut aussi l'admiration des habitants pour qui le château est resté désormais le château de Mademoiselle Mars. Mais en six ans les états d'âme de Mademoiselle Mars avaient évolué. Elle avait repris goût au théâtre, elle avait repris des rôles de grande coquette et même d'ingénue, elle fit des créations ; elle reprit l'amour de Paris et chercha à Paris un cadre digne d'elle. Elle acheta pour 1 000 000 francs l'hôtel du Maréchal Gouvion Saint-Cyr, chercha d'autres sommes pour l'embellir, et vendit son château de Sceaux. Elle en tira 120 000 francs en emportant tous ses meubles et toutes ses glaces.

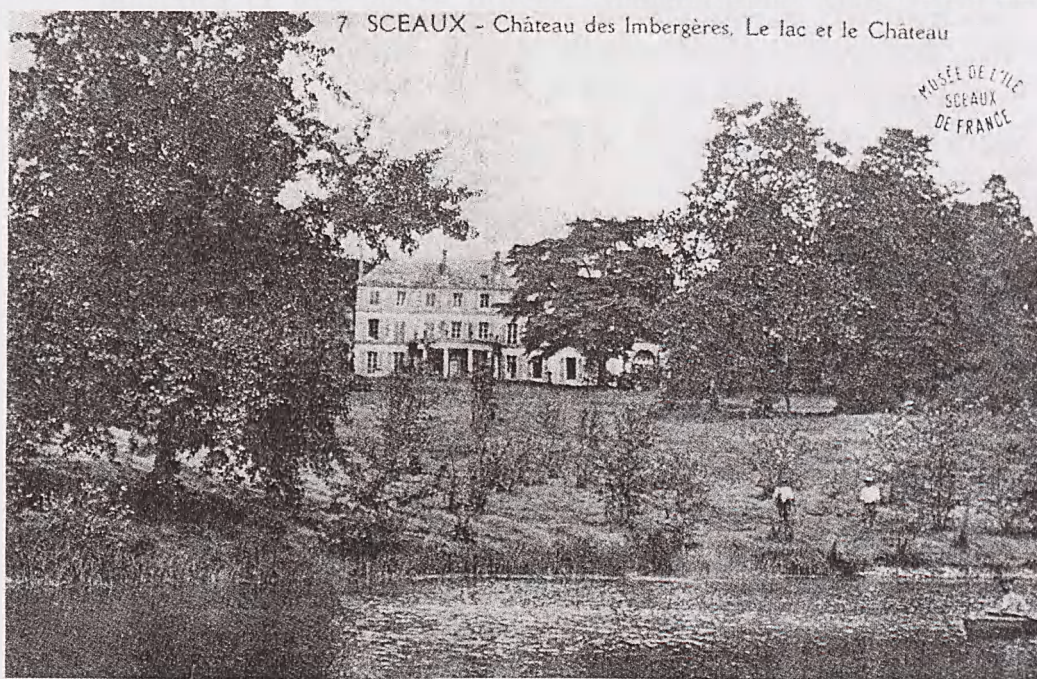
MONSIEUR VANDERMARQCQ 1826- *ca* 1875

L'acquéreur fut Monsieur Louis Vandermarcq. Il était certainement très riche pour payer et entretenir ce château (il faut dire qu'il était agent de change). Il était aussi assez influent puisqu'il allait devenir maire de Sceaux, par la grâce du Roi, entre 1837 et 1840. Il garda les décors de Mademoiselle Mars en les surchargeant à la mode du Second Empire. Il fit apparaître dans les jardins un peuple de statues blanches, il installa sur les murs des appartements des moulures avec des guirlandes de roses et de petits oiseaux. Il fit transformer une des chambres du pavillon de droite en salon de musique avec de grosses moulures dorées où l'on voyait des anges musiciens au-dessus de petits nuages bleus. Ce salon avait conservé encore, en 1939, la date de 1854. En 1870, Monsieur Vandermarcq était encore propriétaire, mais il n'était pas à Sceaux pour recevoir un locataire qu'il n'avait certainement pas désiré, le général allemand von Maillinger qui commandait la brigade des Bavarois tenant Châtillon et Bagneux. Les occupants furent corrects. Dans le dossier des dommages, conservés aux Archives départementales, on ne signale que des dégradations usuelles et la disparition d'un seul objet d'art. Vous allez deviner lequel ? Cela a fait l'objet de tant de plaisanteries et même d'un conte d'Alphonse Daudet... Une pendule ! estimation : cent trente francs. Pourtant Monsieur Vandermarcq et son château se relevèrent mal de la guerre. Mais il avait considérablement agrandi encore le domaine qui atteignait à cette époque dix hectares soixante ares. Il fallut mettre des étais aux murs du potager ; Monsieur Vandermarcq demandait un délai pour payer l'entrepreneur qui menaçait de reprendre son matériel, alors il se résigna à prendre un locataire et même à vendre.

MONSIEUR BOUCICAUT, LOCATAIRE *ca* 1875

Il se présenta pour louer ce château historique, un nom qui commençait à être célèbre à Paris, Monsieur Boucicaut fils, des grands magasins du Bon Marché. Tout de suite il surcharge encore le décor. Il accrocha des tableaux sous le porche, dans les galeries et les escaliers, il chargea les portes de placages imprimés à ses initiales. Le salon de musique devint fumoir,

tendu de peaux de lions et de tigres et, pour son installation dans Sceaux, il donna en 1875 pendant l'été, une inoubliable fête offerte aux cinq cents employés du Bon Marché. C'était un dimanche, la fête débuta par une grand-messe à l'église Saint Jean-Baptiste. On entendit la fanfare du Bon Marché ; Madame Boucicaut, fort belle personne paraît-il, était au banc d'œuvre. La soirée fut employée à des divertissements dans le parc des Imbergères. Puis il y eut, le soir, un banquet de cinq cents couverts ; on avait dressé le long de l'allée des tilleuls, au-dessous de la rue des Imbergères, une grande tente. A huit heures du soir, on manqua de combustibles tant les plats défilaient, et Monsieur Godefroy racontait qu'il avait dû faire porter au cuisinier des brouettes chargées de sacs de charbon de bois. La nuit, des centaines de lanternes placées dans les arbres, illuminèrent le parc, et il y eut un feu d'artifice avec quelques dégâts aux jardins car on avait ouvert le parc au public. Mais Monsieur Boucicaut voulut lui aussi annexer l'impasse du lavoir. Peine perdue ! Pourtant, il avait entamé des négociations avec la municipalité ; il offrait en échange un square pour les habitants, entretenu à ses frais. Il n'obtint rien. De dépit, il abandonna Sceaux pour chercher un cadre digne de sa fortune ; il acheta aux environs d'Etampes, le château de Chamarande tandis que ses parents faisaient construire leur « Villa-château » de Fontenay-aux-Roses.



Carte postale Coll. MIDF
photo Lemaitre 1996

DOCTEUR BENI-BARDE

C'était déjà un malheur pour les Imbergères car il y avait de moins en moins de fortunes capables d'entretenir un tel train de vie. La première adjudication ne donna rien ; le sauveur de la deuxième fut Monsieur le Docteur Marie Alfred Beni-Barde, d'origine levantine. Pendant l'été il venait au château des Imbergères et, tous les matins on le voyait passer rue Houdan, en voiture découverte, avec un air imposant et une barbe soignée. A Paris il s'occupait de sa propre clinique rue de Miromesnil et encore plus de son établissement d'hydrothérapie rue Boileau, alimenté par les sources d'Auteuil¹⁰. Les grands ducs de Russie venaient pour se faire doucher par Monsieur Beni-Barde en personne ; ils le payaient en bons honoraires et par un envoi de vénerie quand ils avaient pris part aux chasses de Rambouillet. De son établissement d'Auteuil, rue Boileau, il avait fait un centre de repos mondain où vinrent Falloux, Emile de Girardin, Victor Hugo ; Alexandre Dumas y écrivit son Anthony ; il y vint même Monseigneur Sibour¹¹.

Monsieur Beni-Barde avait une fille. Une légère surdité ne l'empêchait pas d'être une des trois grandes demoiselles du pays avec Mademoiselle de Trévisse et Mademoiselle Damour¹². Elle se maria avec un architecte, Monsieur Pujol qu'elle réussit à introduire chez les Trévisse où il fut chargé de réparer et d'embellir la salle à manger du grand château. Mais le ménage ne s'entendit pas et se sépara.

Mademoiselle Beni-Barde se remaria bientôt avec un beau comte roumain, le comte Viforano, mais c'est lui qui devait la quitter pour le cimetière de Sceaux. Attristé et fatigué le ménage Beni-Barde se retira dans son château de Bachou, près de Sauveterre de Béarn où Madame Beni-Barde mourut, Bientôt, quatre ans après, le docteur mourut aussi et la comtesse Viforano resta seule pour liquider la succession. Et ce fut le commencement de la grande agonie de nos Imbergères.

¹⁰ L'établissement d'hydrothérapie de Monsieur Beni Barde était une maison de cure qui existait depuis de longues années.

¹¹ Archevêque de Paris en 1848.

¹² Ses parents avaient une propriété à l'angle de la rue Houdan et de la rue du Maréchal Joffre.

GASTON BIGOT

En 1910, le domaine fut acheté en gros 150 000 francs par Monsieur Gaston Bigot, ancien notaire, qui s'empessa de le brocanter en détail. Il vendit la partie basse, un peu marécageuse à Monsieur Alphonse Cherrier. Il vendit les beaux arbres, et mit le reste en location. Monsieur Bizos nous a fait une description des Imbergères à cette époque. « C'est surtout les habitants du château qui faisaient encore son originalité et son charme. C'était une communauté d'artistes : un charmant pianiste de vingt ans, Riadis, qui devint par la suite Directeur du conservatoire d'Athènes, un sculpteur italien, Pina, qui a acquis une grande notoriété et était alors un bohème pittoresque, un émailleur de talent qui avait là son four, Monsieur Richet, un peintre de grande allure, Hiolle, qui peignait de grands cartons pour les Gobelins. Enfin pendant les beaux jours, l'Académie Colarossi s'installait dans le parc pour les peintures de plein air » .



Cliché P. HAMGLAISE Col. AMS février 1939.

On reconnaît le cèdre qui fut épargné par la démolition, actuellement sur l'avenue Cauchy

MONSIEUR FRANÇOIS LAVIGNE,

Mais c'est Monsieur François Lavigne, marchand de vins et conseiller municipal qui fut longtemps locataire jusqu'en 1939. Il entassa des pyramides de barriques vides jusqu'au premier étage des jolis pavillons. Il mit des vaches qui tondirent pelouses et bosquets. Les merles nichaient partout, même dans les bâtiments. Il y eut des sous-locataires qui voulurent bien se contenter d'un abri où les gouttières se déversaient et dont les pierres s'effritaient.

Puis, vint l'ère des grandes percées et on décida la démolition des Imbergères. Ah ! là, les Scéens s'émurent : ils y tenaient au château de Mademoiselle Mars ! Les Amis de Sceaux entraînaient la résistance, ils alertèrent la Commission du Vieux Paris qui était pour le maintien. Il y eut même quelques hauts fonctionnaires des Ponts et Chaussées qui résistèrent, mais la politique l'emporta, la démolition fut décidée. Mon mari était persuadé que si la guerre de 1939 avait éclaté quelques mois plus tôt, le château des Imbergères aurait pu être sauvé. Je ne le crois plus maintenant. L'essor de notre cité princière nécessitait des voies nouvelles... et puis, il faut bannir les regrets inutiles et accepter de vivre avec son temps. Mais j'espère vous avoir tous et toutes aidés à garder quelques souvenirs de notre vieux Sceaux.

Louise Panthier

LES FILLES DE LA CROIX
DITES AUSSI SŒURS DE SAINT-ANDRÉ
150 ans d'activité à Sceaux

On a vu, dans un précédent article, que les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, installées à Sceaux par les héritiers de Madame Colbert, quittèrent la ville peu après la Révolution. Vers 1820 des familles aisées (en particulier celle du mathématicien Cauchy) réunirent des fonds et appelèrent « *pour le service des malades indigents et l'instruction des jeunes filles pauvres* », deux Filles de la Croix, plus souvent désignées à Sceaux comme Sœurs de Saint-André. Elles appartenaient à un ordre charitable, fondé en 1807 dans le Poitou, par une aristocrate, Madame Bichier des Ages, en religion Sœur Jeanne-Elisabeth. Jusque vers 1950, elles portèrent, avec un habit noir, l'austère coiffe poitevine. Pendant cent cinquante ans, on trouve trace à Sceaux de leurs activités hospitalières et enseignantes.

UNE FONCTION HOSPITALIERE

Elles sont, bien sûr, présentes au chevet des malades défavorisés, distribuant, comme autrefois « *les sœurs du bouillon* », des soins et les secours de la charité privée ou du Bureau de Bienfaisance. Lorsqu'en 1849, ce dernier ouvre une infirmerie de six lits, ce sont les Sœurs qui en assurent la direction. En 1895, à la demande de Maître Renaudin, Sœur Anne-Louise prend la lourde charge de la gestion de la fondation Sainte-Marguerite, tandis qu'une autre religieuse seconde le médecin aidée d'une infirmière et d'une fille de service. La situation se prolongera pratiquement pendant soixante-cinq ans. En 1960, trois sœurs de Saint-André, dont l'une est infirmière, signent un nouveau contrat avec la maison

Renaudin où elles resteront présentes jusqu'à la fin des années 1980, en même temps que se mettaient en place une direction et un personnel issus de la fonction publique hospitalière.

UNE FONCTION ENSEIGNANTE

Après quelques tentatives d'enseignement « laïc » au début du XIX^{ème} siècle, en particulier le recours à une institutrice « méritante et aimée de tous », c'est aux religieuses de Saint-André qu'incombera la tâche d'enseigner à l'école communale de filles comme les lois Guizot et Falloux leur en donnèrent la possibilité¹.

Les débuts furent sans doute difficiles : exigüité des locaux qui s'améliorèrent après 1843, réticences de certains conseillers municipaux à financer trop largement une communauté soutenue à l'origine par l'initiative privée, qui accueillait, certes, gratuitement des enfants pauvres mais aussi des fillettes dont les parents plus aisés auraient pu payer la scolarité.

Quatre religieuses, rétribuées par la commune, assuraient deux classes (une personne laïque veillait sur l'asile) en tout soixante à quatre-vingt-dix élèves qui apprenaient à lire, écrire et à compter mais ne prolongeaient guère leur scolarité au-delà de leur communion, c'est-à-dire douze ou treize ans. Il fallait ensuite trouver du travail pour les élèves les plus modestes.

L'OUVROIR SAINT-GABRIEL 1872-1923

Une possibilité s'offrit à certaines d'entre elles : devenir lingère ou couturière. Le 1^{er} juin 1872 s'ouvrit à Sceaux, à l'initiative de Madame Valbray, un ouvroir pour les jeunes filles. Installé, rue Picpus chez les Sœurs de Saint-André, dans un local appartenant au bureau de bienfaisance « qui



Deux religieuses de Saint André (On dira « Filles de la Croix » quand l'Ordre sera présent à Paris) en habit traditionnel, telles que les fillettes de Sceaux pouvaient les connaître

¹ La loi Guizot (1833) élargit l'enseignement primaire et autorisa les congrégations religieuses à enseigner dans les écoles communales. La loi Falloux renforcera cette possibilité en 1850.

l'abandonnera aux dames fondatrices dans l'intérêt des jeunes filles de Sceaux ». Le succès fut rapide : deux ou trois apprenties au départ, le trimestre suivant une dizaine à temps complet et trois ou quatre venant après la classe du matin, quarante en 1876, une soixantaine en 1880 (mais ce dernier chiffre englobe aussi les effectifs du patronage).

La salle étant devenue trop petite, la supérieure, Sœur Marie-Arsène, obtient de Monsieur Trouffilot la location de sa maison située au 18 rue des Imbergères. « *La maison communiquait de façon parfaite avec la communauté qui était rue de Picpus et rue des Ecoles* ».

Dix ans plus tard, la marquise de Trévisé, présidente de l'ouvroir, craignant le non-renouvellement du bail, le transféra 27 rue des Imbergères, là où les Sœurs de Saint-André s'étaient installées après leur départ de l'école communale, en 1882. (La loi leur interdisait d'y enseigner désormais).

L'ouvroir Saint-Gabriel était financé par les cotisations annuelles des Dames fondatrices et associées (trente à trente cinq personnes selon les périodes), appartenant toutes aux vieilles familles de notables scéens. Les trésorières - la première fut Madame Baltard - rendent soigneusement compte de leurs achats : cela nous permet d'imaginer l'ambiance de l'atelier : longues tables de bois, des chaises, des lampes, un gros poêle ...

Deux religieuses et une maîtresse couturière, rétribuée par les dames fondatrices, encadrent les apprenties. Sœur Marie-Aloysie fut la première directrice, « *bien sévère mais sûrement bonne et juste* », jusqu'à sa mort, la nuit de Noël 1891. Parmi les maîtresses couturières, la plus touchante est sans doute Marie Louise Moitessier. Madame Chardon la ramène de Vittel : elle a vingt ans... Elle quittera l'ouvroir à quarante-cinq ans... pour retourner se marier dans son pays ! Madame de Margerie, pour récompenser son zèle lui avait offert un pèlerinage à Lourdes en 1888.

A l'issue des deux années d'apprentissage, les jeunes filles étaient vivement incitées à rester à l'atelier « *qui les protègent, des dangers du monde et des mauvais contacts en gardant leurs bonnes habitudes* ». (Robinson n'était pas loin...) Elles acceptent souvent « *avec joie* ».

Il fallait trouver des débouchés à la production de l'ouvroir : linge d'autel offert à la paroisse, trousseau soigneusement brodé des jeunes filles aisées de la ville, confection de robes. La Sœur Aloysie démarcha aussi les magasins de Paris, le Bon Marché en particulier, (Madame Boucicaut, fit partie des dames fondatrices de la première heure). « *Ce travail paie peu* » déplore-t-elle.

Les ouvrières sont payées à la pièce avec une garantie d'un franc par jour quand le travail manque. Les frais de fonctionnement restent bien lourds, se plaignent les dames « *fondatrices* » qui recherchent activement de nouvelles dames « *associées* ».

La grande guerre désorganisera profondément l'activité de l'ouvroir : les commandes manquent cruellement : une des ouvrières, sans doute Clémentine Bordier, exprime son inquiétude: « *on ne travaillait plus que quelques heures et pas tous les jours. Le plus qu'on gagnait c'était sept francs cinquante par semaine... Celles qui avaient des parents pouvaient encore résister un peu mais celles qui n'en avaient plus devaient aller chercher du travail dans le pays pour gagner leur existence !* »

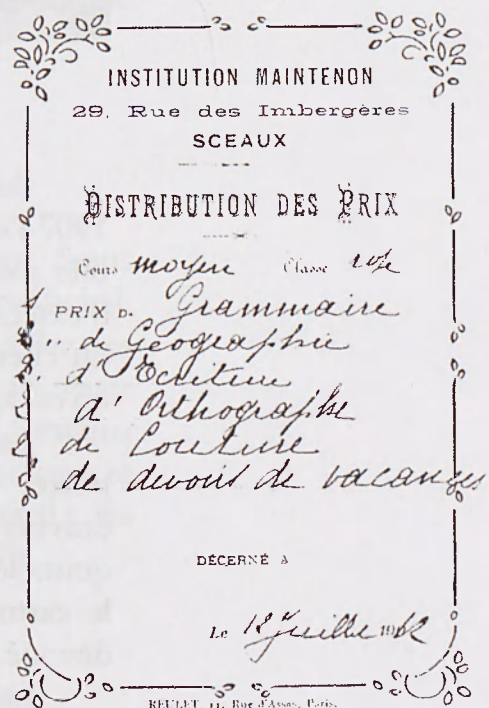
Après la guerre, l'activité reprend un peu mais le cœur n'y est plus : les religieuses sont parties, la dernière directrice, sécularisée, fut Mademoiselle Odin. L'ouvroir fermera vers 1923, après la disparition de Madame de Trévisse.

LE PENSIONNAT VERS *ca* 1882-1918

En 1882, les lois Jules Ferry sur l'enseignement primaire, désormais gratuit, laïc et obligatoire, provoquèrent le départ des sœurs de Saint-André de l'école publique où elles ne pouvaient plus enseigner.

Elles firent l'acquisition d'une maison spacieuse qui aurait appartenu à Colbert, au 29 rue des Imbergères, pour y installer une école paroissiale accueillant les élèves qui les avaient suivies et un pensionnat, l'Institution Maintenon, pour les jeunes filles aisées de Sceaux mais aussi de

Paris, (la congrégation possédait à Montparnasse et



Coll. privée

à Vincennes deux établissements de ce genre). Les cartes postales nous renvoient l'image de sages petites filles en uniforme qui jouent au croquet dans un beau jardin, devisent sur un escalier ou sortent bien en rang, sous l'œil sévère mais bienveillant de leurs surveillantes. Elles recevaient une éducation chrétienne et soignée qui en faisait des jeunes filles accomplies et instruites puisqu'une classe préparait au brevet élémentaire. Les études étaient payantes et finançaient l'école primaire gratuite



Carte postale coll. privée

Sous la ferme direction de Sœur Archange, de 1889 à 1907 l'établissement connu son âge d'or. Il accueillait en 1895 une soixantaine d'internes et autant de demi-pensionnaires et d'externes. De nouveaux locaux avaient été construits, le long du chemin des Glaises : il reste un haut bâtiment sans grâce qu'on aperçoit encore de la rue Paul Couderc.

La sécularisation en 1903, c'est à dire l'interdiction de porter l'habit religieux pour les enseignantes, troubla cet univers paisible. Sœur Archange désormais Madame Ferré quitta le pensionnat en 1907 pour entrer dans un ordre cloîtré, le carmel de Pontoise, après avoir recruté un personnel laïc dévoué mais moins apprécié.

La nouvelle directrice Madame Quiquendon fera le même choix en 1912. Les Filles de la Croix quittent Sceaux à la veille de la guerre.

LES ASSOMPTIONNISTES A SCEAUX

La marquise de Trévis, pour combler le vide laissé par le départ des Sœurs de Saint-André, présentes seulement à l'hospice Renaudin, fit appel, en 1912, aux Oblates de l'Assomption.

Ces religieuses appartenaient à une des cinq branches féminines d'un ordre dynamique fondé en 1845, à Nîmes, par le père Emmanuel d'Alzon, présent à Paris dès 1851. Les Pères de l'Assomption (qui eurent récemment, pendant plusieurs années, leur noviciat à Sceaux, avenue de Fontenelle avant de s'installer à Juvisy) s'intéressèrent très tôt à des domaines variés et nouveaux

Par « *l'Oeuvre d'Orient* » ils sont présents dans les Balkans, missionnaires catholiques face à l'orthodoxie et l'Islam. Ils animent de grands pèlerinages populaires à Lourdes., Rome ou en Terre Sainte.

On leur doit surtout la création d'une presse catholique à grand tirage - le « *Pèlerin* » (1873) et « *la Croix* » (1883) et d'une maison d'édition « *la Bonne Presse* » devenue aujourd'hui le groupe « *Bayard Presse* ».

Leurs prises de position dans l'affaire Dreyfus, la querelle scolaire, la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1905) leur avaient attiré la sympathie des catholiques conservateurs.

La marquise de Trévis avait personnellement apprécié le dévouement des Oblates au dispensaire de Bagnolet.

LES OBLATES 1913-1995

En 1912, Mademoiselle Cordurier, en religion Sœur Helena, arriva donc à Sceaux pour diriger l'asile Saint-Michel. Elle venait de la « Bonne Presse » où elle dirigeait l'atelier des « *dames typographes* » et formait les apprenties. Elle devait rester six mois à Sceaux : elle y demeura un demi-siècle ! Certains Scéens évoquent encore, avec un brin d'émotion, le sourire et la bonté de "Mademoiselle Helena" (Elle est en civil ; les religieuses ne reprendront l'habit qu'en décembre 1940).

LA FIN DU PENSIONNAT

Les Sœurs de Saint-André quittèrent l'Institution Maintenon en 1913. La directrice depuis 1909, Madame Quiquendon, souhaitait se retirer au Carmel de Paray-le-Monial. Son adjointe, Mademoiselle Noctinger voulait quitter Sceaux. La marquise de Trévisé proposa alors « pour la sauvegarde de la jeunesse scéenne » de racheter l'établissement et son parc qui allait de la rue des Imbergères au chemin des Glaises (aujourd'hui la rue Paul Couderc) Cela complétait la propriété du 27 rue des Imbergères où elle avait installé en 1881, l'asile Saint-Michel et l'ouvroir Saint-Gabriel. Elle demanda à la supérieure de l'Assomption deux nouvelles oblates capables de prendre la direction du pensionnat. Mademoiselle Jaujon (Sœur Miriam) et Mademoiselle Debosque (Sœur Jeanne-Françoise) prirent la charge de l'établissement, devenu Institution Notre Dame en 1914. Ce fut, hélas, pour peu de temps : la guerre, et les inquiétudes des parents firent diminuer le nombre des élèves, les directrices avaient changé, certaines erreurs de gestion furent commises.. En septembre 1918, la marquise loua les locaux pour l'installation d'une ambulance militaire. La rentrée 1918 ne se fit pas : c'était la fin du pensionnat.



Dessin à la plume
Flèche de Sceaux, avril 1945)
sans doute de Mademoiselle
Anne-Marie Philippeau

LES ORANTES

Quelques mois plus tard, les locaux et un hectare de parc seront loués avec promesse de vente à une congrégation de religieuses contemplatives² appartenant aussi à l'Assomption, les Orantes. Leur fondatrice, une jeune veuve de l'aristocratie, Isabelle de Clermont Tonnerre, cherchait pour ses religieuses entièrement vouées à la prière, un lieu calme, champêtre et sain. Une épidémie de « grippe espagnole » venait en effet de décimer la communauté parisienne. Les Orantes s'installèrent à Sceaux en Avril 1919. Mère Isabelle ne profita guère des

² L'Assomption, comme d'autres congrégations religieuses compte des religieux et religieuses « apostoliques » et des religieuses cloîtrées « comtemplatives » qui prient. C'est le sens du terme Orantes.

agréments du lieu car elle mourut, dans le nouveau monastère, le 3 juillet 1921.

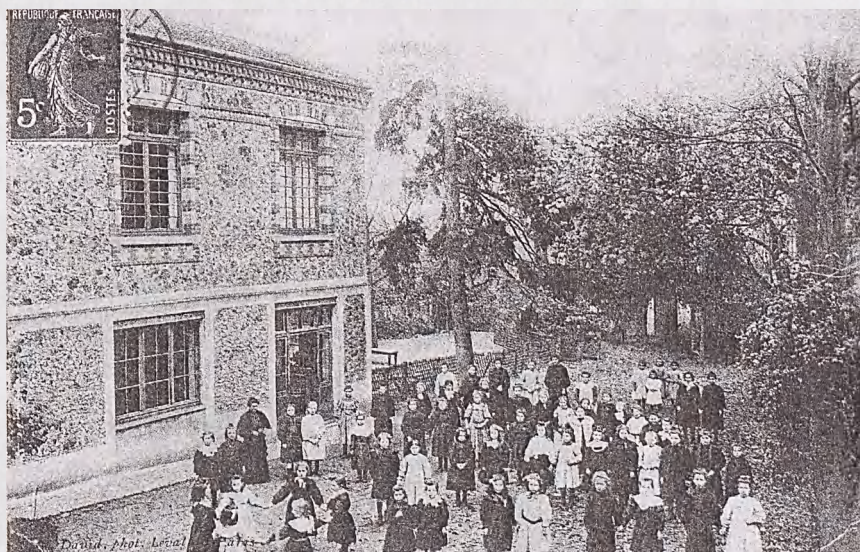
Une soixantaine de religieuses cloîtrées vécurent, très discrètement, dans notre ville jusqu'en 1969. On ne les voyait guère, quelques échos de leur vie étaient donnés régulièrement dans le journal paroissial « *la Flèche de Sceaux* ». Ce fut un événement quand, pour participer en 1946 aux élections municipales comme toutes les femmes, elles sortirent par petits groupes du monastère !

Les Orantes sont actuellement installées à Bonnelles, dans les Yvelines où elles retrouvèrent le calme et l'espace qu'elles avaient perdus à Sceaux !

Les terrains, vendus à leur départ, sont actuellement occupés par le gymnase de la rue des Imbergères et la résidence du même nom. Le bâtiment du pensionnat fut repris par l'Externat Jeanne d'Arc.

L'ECOLE PAROISSIALE

Pendant ce temps, la petite école paroissiale, au 27 rue des Imbergères, connaissait de très grosses difficultés pour survivre après le départ des Filles de la Croix. L'école gratuite, fondée en 1881, qui comptait à cette date plus de cent élèves, réparties dans les trois classes de l'enseignement primaire, était soutenue, financièrement, par l'Institut Maintenon. Elle eut, jusqu'en 1923, le soutien de Madame de Trévisse qui recevait volontiers Mademoiselle Helena au Château. Après sa mort, tout deviendra bien difficile car l'argent manque. Sœur Helena reçoit des offrandes modestes, parfois en nature, légumes, pommes de terre... Le vieil abbé Gillot, curé de la paroisse, verse discrètement quelques fonds sur sa fortune personnelle; L'asile reste fréquenté par une cinquantaine de petits enfants de deux à six ans mais l'école, toujours gratuite, végète : deux classes seulement, au total quarante à cinquante élèves. Ce sont les années noires !



Les fillettes de l'Externat Jeanne d'Arc vers 1900



*Sœur Helena et Sœur Jeanne
en haut à droite , vers 1916. Coll. privée*



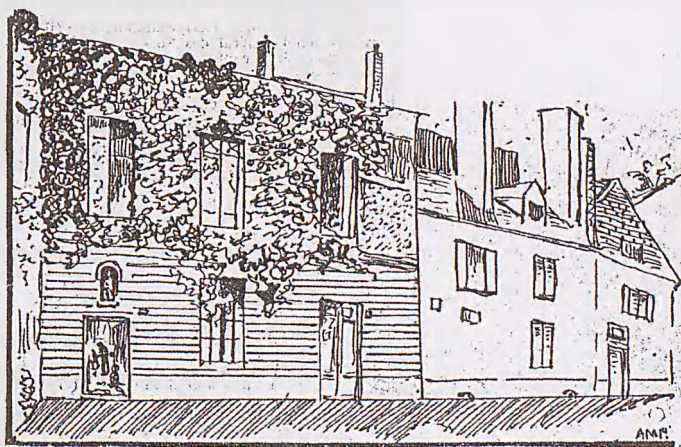
1930 - En haut à droite Mademoiselle Burghraeve

Lorsqu'en 1924 on propose au nouveau curé, l'abbé Chauffour de fermer la petite école, il hésite, Sœur Helena insiste... Un nouvel effort va être tenté ! La famille de l'abbé lui vient en aide, (elle restera toujours un fidèle soutien de l'école), organisant à la « Vente de charité annuelle de Paris » quelques comptoirs pour les écoles de Sceaux. Monsieur le Curé sollicite fréquemment ses paroissiens : ils répondent généreusement soit par initiatives individuelles ou en donnant largement aux quêtes des grandes fêtes de l'année, en particulier celle de Noël. Des kermesses paroissiales sont organisées au mois de juin dans le jardin du presbytère.

L'énergique directrice de l'école, Mademoiselle Burghraeve (Sœur Thérèse Emmanuel) ne se contenta pas d'attendre les secours extérieurs et s'ingénia à trouver de nouvelles ressources.

On économise d'abord en supprimant les quelques festivités de l'école comme le goûter de Sainte-Catherine offert chaque année aux aînées Seul, le bel arbre de Noël survivra grâce à la générosité du Docteur Berger, « *notre ami de toujours* », pour la grande joie des petits de l'Asile. On inaugure surtout la vente de charité annuelle, le premier dimanche de mai. Elle était organisée par les « anciennes » de l'Institut Maintenon. D'abord modeste, elle devint un événement de la vie paroissiale ; il était bon d'y participer en belle toilette. Monsieur Fourcade, le voisin de l'Externat, venait y faire des crêpes. Les résultats, d'abord modestes se chiffrèrent tout de même à douze mille francs en 1934.

Il fallait, en fait, aller plus loin pour assurer un traitement convenable aux enseignantes laïques et l'entretien des bâtiments. L'école libre ne peut plus être totalement gratuite. On gardera certes, comme principe, de ne jamais refuser un enfant pour une question d'argent, (c'est encore vrai aujourd'hui), mais on demandera aux familles qui le peuvent une mensualité scolaire de seize francs en 1924, et de vingt-cinq francs en 1931.



27-29 rue des Imbergères

Au delà de réticences à l'égard de l'école publique, voire même de tensions dans l'immédiat après-guerre, on peut se demander ce que parents et enfants attendaient de l'école paroissiale qu'il fallait désormais payer.

Certainement une formation morale et religieuse respectueuse de la tradition: elle faisait partie intégrante de la vie quotidienne des élèves ; prières courtes au début et à la fin de chaque heure de classe, cours d'instruction religieuse qui ne dispensait pas de la fréquentation du catéchisme paroissial, messe hebdomadaire du vendredi et, bien sûr, assiduité à la messe dominicale et aux fêtes religieuses. Il s'agissait de donner aux enfants « une mentalité chrétienne » mais aussi « un contact avec Dieu ».

Les familles d'origine modeste appréciaient aussi l'attention personnelle et affectueuse que les religieuses donnaient à leurs enfants.

Il ne faut pas pour autant laisser dire que le catéchisme occupe tout le temps au détriment de l'instruction et des résultats scolaires !

En 1925, la troisième classe du primaire est réouverte ; dès 1928, le cours complémentaire va préparer au Brevet. Les salles de cours manquent de confort (ce sont les locaux de l'ouvrier en déclin). « *Il n'y a même pas de pupitres pour ranger livres et cahiers ! Qu'importe, l'esprit est bon et on travaille avec ardeur* ». En juillet 1931, les cinq élèves présentées au Brevet sont reçues, onze, l'année suivante. On approfondit les programmes d'histoire et de lettres ; Mademoiselle Clarisse propose un cours d'anglais très apprécié.

En 1938, le successeur de Monsieur Chauffour, le curé Viennot, encourage l'ouverture d'un enseignement secondaire (le lycée Marie Curie fonctionne depuis deux ans, déjà) et « recrute » plusieurs enseignantes parisiennes diplômées. Les premières bacheliers sortent de l'école en 1946.

Tout ceci ne va pas sans de sérieuses difficultés financières. Les bourses ne couvrent pas les frais de fonctionnement ni le salaire - pourtant modeste - des enseignantes. Il faut sans cesse solliciter l'appui des paroissiens et les encourager à inscrire leurs enfants à l'école libre, tant chez les Frères des Ecoles Chrétiennes que chez les Sœurs Sœurs...



*Mère Brughraeve, Sœur François Xavier, 1946-1947
Avec une promotion de jeunes bacheliers*

Les difficultés s'atténuèrent à partir des années cinquante. Au terme de polémiques très vives, l'Etat décida d'intégrer les écoles libres, confessionnelles ou non, dans le système général d'enseignement français par la signature de contrats (loi Barangé en 1951, loi Debré en 1959). Ceux-ci permirent aux établissements, sous certaines conditions, de recevoir une aide financière publique.

L'Externat Jeanne d'Arc en bénéficia en 1967 et se développa rapidement, comme la plupart des établissements scolaires, à cette époque (la scolarité devient obligatoire jusqu'à seize ans). On ne parle plus bien sûr de « *l'asile* » mais du jardin d'enfants et des classes maternelles. Mère Helena est toujours présente mais c'est Sœur Corentin et des institutrices laïques qui apprennent à lire aux petits. (Certains se souviendront peut-être de Mademoiselle Morin)

Le cycle secondaire - on dira bientôt le collège puis le lycée - s'étoffe sous l'impulsion de nouvelles supérieures (Mère Térésa - Mère Marie-Bernard) et surtout de Sœur François-Xavier, l'énergique directrice des études pendant trente ans. Elle avait reçu à l'école normale catholique une double formation en espagnol et en physique, ce qui n'était pas fréquent, car les religieuses n'étaient guère encouragées à entreprendre des études longues. Elle mis l'accent

particulièrement sur le développement de l'enseignement scientifique, « parent pauvre » des études féminines.

Le premier laboratoire fut construit dans un coin de cour : il avait un peu l'air d'un abri de jardin mais comme on était heureux d'aller y faire des expériences ! Petit à petit, toutes les séries de l'enseignement secondaire seront ouvertes.

On vantait volontiers « la belle exposition au midi des classes de l'établissement » : en réalité l'espace manquait cruellement. En 1959 (l'école accueillait alors cinq cents élèves) grâce à un emprunt paroissial et à la générosité de certaines familles, un bâtiment neuf de deux étages remplaça les locaux de l'ouvrier. Onze ans plus tard, au départ des Orantes, les élèves s'installèrent dans les locaux du vieux pensionnat qui retrouva ainsi sa vocation première. Les enfants avaient certes bien changé et ne ressemblaient plus guère aux sages demoiselles du début du siècle. En effet, à partir de 1970, l'école devient mixte. Les Frères des Ecoles Chrétiennes qui tenaient l'école paroissiale des garçons depuis 1881, après avoir été instituteurs de l'école publique pendant près de trente ans, décidèrent de quitter Sceaux. En septembre 1969 les classes primaires de³ l'Externat Sainte Jeanne d'Arc



Jeanne d'Arc fut canonisée en 1929

s'installèrent alors dans les locaux de l'école Saint Jean-Baptiste, 7 rue du Docteur Berger et fusionnèrent avec celles des Frères sous la direction de Sœur Claude. L'Ecole Jeanne d'Arc accueillera progressivement en-suite les garçons dans l'enseignement secondaire.

Une dizaine de religieuses assurèrent la direction et l'encadrement de l'Externat jusqu'en 1980. Quelques unes

³ Jeanne d'Arc fut canonisée en 1929. L'école était sous sa protection depuis le début du siècle.

d'entre-elles étaient enseignantes ainsi que de nombreux laïcs. Les supérieures choisirent à cette date le premier directeur, Monsieur Andricq, qui dépendra désormais, comme ses successeurs, de la Direction diocésaine de l'enseignement catholique. Les Oblates vont quitter progressivement l'établissement. Certaines prennent leur retraite au Mesnil-Saint Denis. Mère Marie-Bernard et Sœur Claude apprirent l'espagnol et partirent, pour quelques années, dans une mission assomptionniste du Chili. Les religieuses n'ont cependant pas totalement quitté Sceaux puisqu'elles vivent dans une petite communauté, rue de la Flèche, et participent à la vie paroissiale. L'Externat Sainte Jeanne d'Arc qui fêta son centenaire en 1982 compte aujourd'hui près de neuf cents élèves.

Les Sœurs de Saint André ont une congrégation toujours très présente dans le Poitou et le Sud-Ouest de la France. Dès le début du XX^{ème} siècle, elles firent des fondations en Espagne, au Canada et en Argentine, surtout dans le domaine de l'enseignement. Les Oblates ont de façon semblable essaimé dans des missions variées en France et à l'étranger. Dès la fondation de leur Ordre, elles étaient très présentes dans les pays des Balkans et en Turquie. Pendant près de cent soixante-dix ans, ces religieuses ont oeuvré dans notre ville dans les domaines traditionnellement dévolus aux congrégations féminines : l'instruction et l'éducation chrétiennes des filles, l'attention aux plus pauvres et le soin des malades (plusieurs Oblates furent infirmières aux côtés des docteurs Boehler et Petit à la clinique de l'Assomption aujourd'hui disparue, avenue Franklin Roosevelt). Ces tâches ont été progressivement relayées par l'action de l'Etat mais le souvenir des « Sœurs » encore présent dans l'esprit de quelques uns, fait partie de la mémoire de notre ville.

Anne-Marie Vallot

SOURCES :

BULLETINS DES AMIS DE SCEAUX. (nouvelle série)

- La Bienfaisance à Sceaux au XIX^{ème} siècle.
J. Combarnous n° 10-1993
- Histoire de l'Ecole des Garçons au XIX^{ème} siècle
J. Combarnous n° 15-1998
- L'enseignement féminin à Sceaux
S. Flahaut n° 9-1992

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

« Il y à 100 ans, monsieur Renaudin » 1995 »

Archives municipales

ARCHIVES PAROISSIALES

avec mes remerciements au Père Epaulard, curé de Sceaux.

Comptes rendus des Assemblées des Dames de l'ouvroir
(1872-1873

- « Souvenirs d'une ancienne » de l'ouvroir, Clémentine Bordier recueillis vers 1930
- La « Flèche de Sceaux » journal paroissial de 1945 à 1960.

Monsieur de Damville :

« Isabelle de Clermont Tonnerre » fondatrice des Orantes. -
Lethielleux 1947

- Manuscrit anonyme (sans doute rédigé par une Fille de la Croix vers 1945) retraçant très minutieusement l'Histoire de L'Institut Maintenon. (communiqué par Mère Marthe Emmanuel).

Merci à Mère Marthe-Emmanuel, ancienne économe générale des Religieuses de l'Assomption, à Sœur Paule et Sœur Simone, Filles de la Croix, Mesdemoiselles Maître, Monsieur Festal et à tous ceux qui ont bien voulu partager longuement avec moi leurs souvenirs.

SCEAUX LES BLAGIS

NAISSANCE ET EVOLUTION AU XX^{ème} SIECLE

La ville de Sceaux s'associe depuis deux ans aux Journées du Patrimoine organisées à l'initiative du Ministère de la Culture et de la Communication sur un plan national. Dans ce cadre, elle met en place des circuits de visites permettant la découverte de certains aspects caractéristiques du patrimoine de Sceaux.

En 2000, l'idée directrice retenue par le Ministère portait sur le patrimoine du XX^{ème} siècle.

Sur ce thème, la Ville a choisi quatre propositions ; l'un des circuits réalisés a concerné les Blagis ; secteur peu connu dans le domaine de la qualité architecturale et de la recherche d'un véritable cadre de vie.

La conception et l'animation de ce circuit ont été confiées à Pascale Larousse-Rocquemont, chargée d'études auprès de la Direction des Services Techniques de la Ville.

Les Amis de Sceaux lui ont demandé de retracer pour leur bulletin les principales étapes de l'évolution du quartier des Blagis et comment il se situe dans le patrimoine local.

* * *

*

A l'aube de ce troisième millénaire hommage a été rendu à l'histoire du quartier des Blagis.

De l'utopie sociale, devenue réalité, à la création d'un patrimoine vivant, son développement s'inscrit parfaitement dans le dernier centenaire.

Une histoire locale très riche, d'un point de vue social, humain, urbain et culturel, lui confère aujourd'hui une identité prononcée.

Il convient de rappeler les principales caractéristiques et étapes qui ont construit le paysage et l'âme de ce quartier.

LE LIEU-DIT D'ORIGINE :

Le nom de « Fons des Blagis », terres à blés ou à marais (étymologie incertaine) apparaît sur des cartes anciennes au pied des collines de Fontenay.

Au fil du temps, l'appellation « les Blagis » s'étend sur un ensemble géographique intercommunal, implanté sur les communes de Sceaux au sud, Fontenay et Bagneux au nord et nord-ouest, Bourg-la-Reine à l'est, sur partie de la Vallée de la Bièvre, dont un modeste affluent, le ru de la Fontaine du Moulin, ainsi qu'une source localisée au lieu-dit les Coudrais, drainent et rythment une activité exclusivement agricole jusqu'au début du XX^{ème} siècle.

LES BLAGIS A LA CHARNIERE ENTRE XIX^{ème} ET XX^{ème} SIECLES :

UNE CAMPAGNE SANS VILLAGE

Vignes, vergers, mares à grenouilles, cultures maraîchères et quelques troupeaux s'abreuvant au ru animent un paysage encore non urbanisé, économiquement lié au marché au bétail de Sceaux, et au passage de l'Arpajonnais, dont l'arrêt situé place Condorcet à Bourg-la-Reine permet aux petits producteurs d'acheminer directement leurs marchandises aux

Halles de Paris. Quelques rares maisons et petits commerces apparaissent sur les axes de la rue de Bagneux et de l'avenue de Bourg-la-Reine.

L'ARRIVEE DU CHEMIN DE FER :

Faisant suite au procédé Arnoux de 1846, le nouveau tracé de la ligne de Sceaux de 1893 marque une étape importante dans la configuration du site des Blagis en le coupant du centre de la commune.

En effet, si les stations de Bourg-la-Reine et de Sceaux offrent à ses habitants de nouvelles facilités de transports, elles demeurent néanmoins excentrées du cœur des Blagis.

Jusqu'à la guerre, la ligne ne comportera que trois passages à niveau : rue Jean-Louis Sinet, sentier de Paris et rue de Bagneux, où la maison du garde-barrière existe toujours.

Cet isolement persistera jusqu'à la construction de passerelles piétonnes et jusqu'à l'ouverture de l'avenue Raymond Poincaré et du Pont de la rue des Coudrais.

Ainsi donc, en ce début de XX^{ème} siècle, le quartier des Blagis, de par sa localisation intercommunale, non urbanisée, en contrebas des collines et centres-villes voisins, de par son enclavement renforcé par le tracé de la ligne de chemin de fer, de par son activité essentiellement agricole sans réelle racine de population rurale (village inexistant), représente un terrain vierge en attente des mutations profondes qui constitueront son identité.

Par l'histoire qui suit, il sera intéressant de constater que l'originalité de cette évolution tend à la transformation de certains handicaps apparents en points forts, déterminants pour une gestion inventive et positive du potentiel humain et urbain dont ce quartier sera le théâtre.

On observera que les acteurs successifs de ce développement sont étonnamment variés et complémentaires. En effet, diverses personnalités, philanthropes, religieuses,

politiques, aménageurs de la Reconstruction¹, acteurs sociaux, et population solidaire s'y appliqueront.

1905 - LES PAVILLONS RENAUDIN, ORIGINES DU LOGEMENT SOCIAL SCEEN

Maître Renaudin, notaire à Sceaux, philanthrope inspiré par les mouvements hygiénistes et les idées de réforme sociale du XIX^{ème} siècle, et notamment par la « Ligue du coin de terre et du foyer », acquiert en 1896 un terrain situé entre la rue des Aulnes et le ru de la Fontaine du Moulin



Sceaux. — Entrée des Jardins Marguerite Renaudin.

Vérier, édité à Sceaux.

Coll. Amis de Sceaux

enseignement spécialisé, dispensé sous l'égide du bienfaiteur, qu'en participant chaque année à la Saint Fiacre au concours du meilleur jardinier. Un véritable « Trianon rustique »² y est apprécié et visité chaque année.

De 1905 à 1910, Maître Renaudin fait bâtir douze pavillons sur le modèle présenté lors de l'exposition d'hygiène de 1905 au Grand Palais et perpétue son oeuvre sociale en créant le premier lotissement du quartier. Il fonde ainsi les origines de l'habitat social scéen.

¹ La Reconstruction (1945-1960) : époque où la France se reconstruit après les dégâts de la guerre 1939-1945

² Citation du Petit Journal, juillet 1904.

Ces pavillons en meulière, brique et toiture en tuiles comportent un rez-de-chaussée de quatre pièces (une cuisine et trois chambres, une buanderie, une cave à charbon ou à bois et un atelier).

A sa mort en 1914, Maître Renaudin lègue toute sa fortune et la Fondation des Jardins et Maisons ouvriers à la Municipalité³.

D'abord gérée par le Bureau de bienfaisance, elle est ensuite transmise à l'Office public d'habitation bon marché qui devient l'OPHLM dans les années 1950.



*Maison ouvrière
Coll. Amis de Sceaux*

Ce patrimoine social a été revalorisé en 1981, et dix des pavillons d'origine ont été rénovés et agrandis.

Des opérations de logements sociaux complémentaires ont été réalisées à proximité, rue Léon Blum et rue des Aulnes. Une première communauté humaine est née à partir de ce lotissement regroupant plusieurs familles et attirant amis et visiteurs lors des manifestations horticoles annuelles.

En 1910, les Blagis, au niveau des Bas-Coudrais, comptent une centaine d'habitants.

1920-1930 NAISSANCE DU QUARTIER MARNE-MUSICIENS

A l'opposé Est du quartier, et à proximité de la gare de Bourg-la-Reine, grâce aux facilités offertes par la loi Loucheur, divers lotissements se constituent autour de rues portant le nom de musiciens et sont à l'origine du quartier Marne-Musiciens.

S'y installe une population travaillant à Paris, employés de bureau, ou enseignants.

Entre les deux pôles Est et Ouest, le coeur intercommunal, au droit des rues des Blagis et de Bagneux s'étoffe progressivement en petits pavillons avec quelques commerces et cafés.

³ Fondation que Maître Renaudin avait créée par testament en 1903.

Une population encore dispersée s'est néanmoins constituée au point d'intéresser le cardinal Verdier à l'opportunité de créer une paroisse sur le site des Blagis.

1934-1936 - CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE SAINT STANISLAS DES BLAGIS

A l'époque des Chantiers du Cardinal, l'évangélisation des banlieues est à l'ordre du jour. Sur une idée visionnaire de l'Abbé Callon, une église est construite, au milieu des champs, au carrefour de chemins de campagne, sur un terrain situé sur la commune de Fontenay, à l'angle des rues Jean Perrin et Gabriel Péri, au point de concours des communes de Sceaux, Fontenay, Bagneux et Bourg-la-Reine, afin d'accueillir les populations nouvelles, sensiblement excentrées des paroisses voisines.

Son architecture, sobre et imposante, de style moderniste, s'érige alors avec force sur ce fond de vallée.

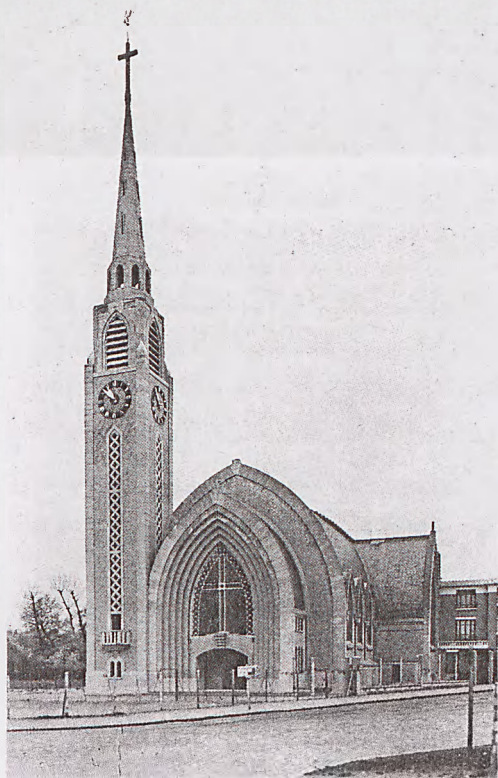
A l'inverse de la tradition, c'est son porche qui s'oriente à l'Est, pour s'ouvrir sur les axes du quartier.

Son architecture, dépouillée et atypique dans le contexte d'origine comme dans le paysage urbain d'aujourd'hui, parfois décriée, mérite néanmoins la reconnaissance d'une symbolique modeste et généreuse à la fois.

Elle accueille neuf cents fidèles, dans son unique vaisseau, sous une voûte en berceau, surmontée d'un toit en carène.

L'importance est donnée au chœur, le transept est peu développé, la vision de l'autel est favorisée par la légère pente de la nef.

A l'extérieur, elle présente un porche accueillant et surplombant de 17 m. 50 de haut, composé d'arcs brisés en ogives détachés en redents. Son clocher demeure un signal omniprésent dans le quartier, avec une flèche octogonale de 50 mètres, comportant une horloge sur quatre côtés, et une chaire extérieure sur le parvis.



Saint Stanislas des Blagis
Coll. privée

Ses matériaux rigoureux, brique et béton, ses formes simples et généreuses, son impact visuel sur les quatre communes, demeurent malgré le développement urbain périphérique, et grâce au caractère unique de son architecture, un repère toujours très présent.

La naissance de cette paroisse est une étape décisive dans la constitution sociale du quartier des Blagis. Elle dépasse en effet ses prérogatives religieuses en offrant notamment aux habitants un dispensaire très fréquenté, aujourd'hui disparu, et rassemble de nombreuses communautés d'origines diverses. De nombreuses fêtes y ponctuent la vie du quartier.



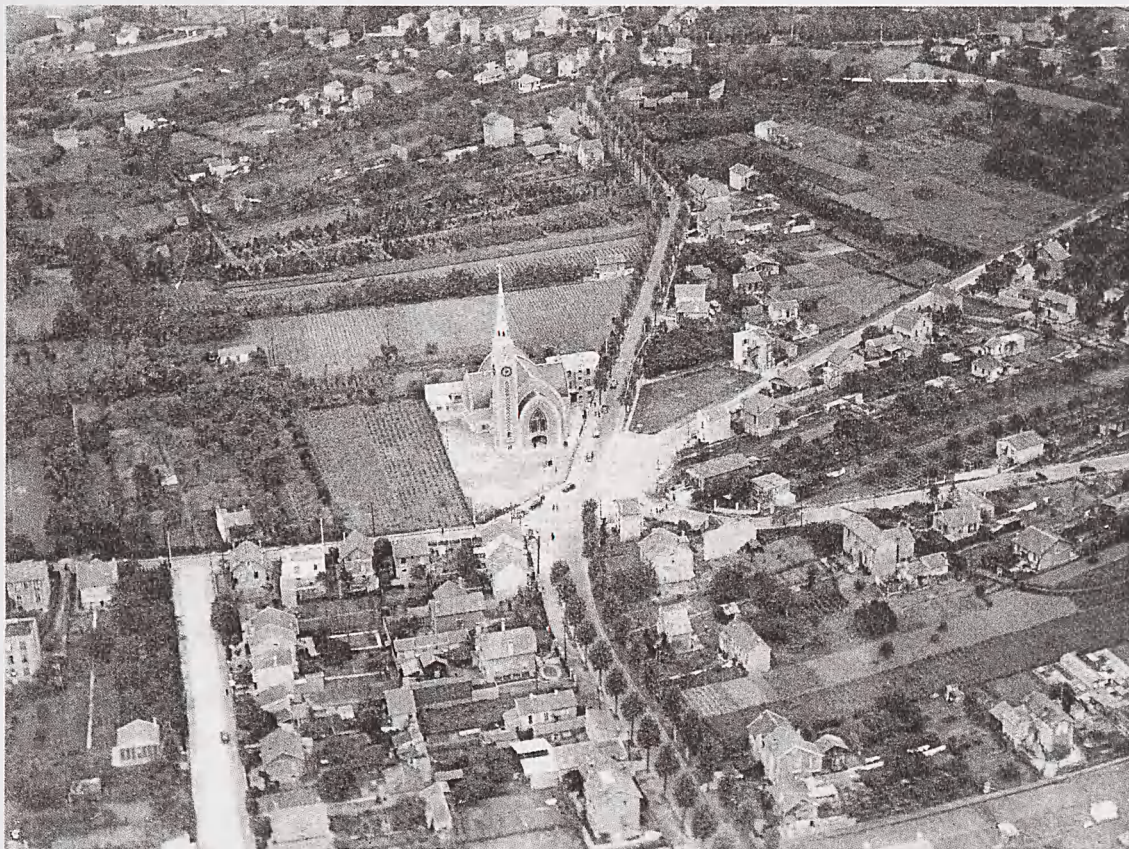
*Intérieur de l'église
Coll. privée*

1946-1953 - LA COMMUNE LIBRE DES BLAGIS

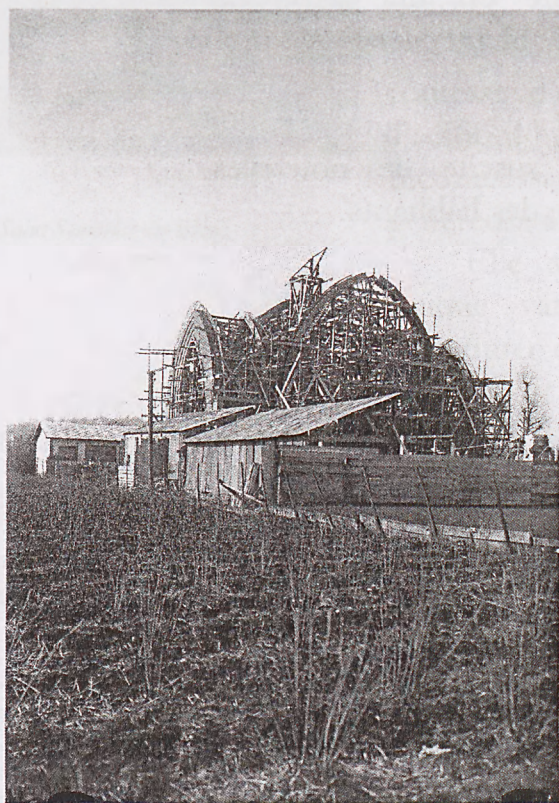
Un «village» est né, lié ou non à la naissance d'une paroisse, et aux vicissitudes d'une urbanisation un peu éparse sur le territoire intercommunal des Blagis.

L'existence de la commune libre est une prise de conscience d'une identité collective des habitants des Blagis.

C'est une association, organisée et joyeuse, qui offre une bonne entente avec la paroisse et suscite de nouvelles manifestations qui viennent animer la vie des habitants.



*L'église Saint Stanislas avant le percement de l'avenue Jean Perrin.
Coll. privée*



*L'église en construction
Coll. privée*

1950 - L'avenue Jean Perrin est percée

1956-1960 – LA RESIDENCE DES BAS-COUDRAIS

A l'époque de la Reconstruction, la réalisation de ce grand ensemble est l'événement le plus marquant de l'urbanisation du quartier, avec un accroissement massif de sa population de l'ordre de 3 000 habitants. La population des Blagis, sur le territoire de Sceaux, passe alors de 2 700 à 6 200 habitants en intégrant les nouvelles constructions réalisées dans la même dynamique.

L'architecture engendrée par cette opération, assortie de la création de nouvelles voies automobiles et piétonnes, donne au quartier sa physionomie quasi définitive.

Elle constitue indéniablement, indépendamment du contexte bien souvent radical, accusant un certain « brutalisme », de la Reconstruction d'après-guerre, une exception architecturale de qualité, d'une grande intelligence, associant diversité formelle et qualité des espaces verts, et d'indispensables équipements de proximité commerciaux et sociaux.

La maîtrise d'ouvrage est assurée par la S.C.I.C, filiale de la Caisse des Dépôts et Consignations, associée avec diverses entreprises consacrant 1 % de leur masse salariale à la réalisation de logements pour leur personnel au sein de la Société civile des Bas-Coudrais, et d'autre part avec la commune de Sceaux au sein de la société d'économie mixte des Blagis.

L'opération comprend 789 logements, du studio aux sixpièces dont 63 pavillons en bande, 11 bâtiments de barres ou tours de R+4 à R+12. Elle intègre un bureau de poste, des commerces sur les axes de la rue de Bagneux et du Docteur Roux et un centre social et culturel.

Les architectes comptent de grands noms, tels Beaudoin, Challier, Fournier, l'Hernault, Andrault.

Si le plan de masse, selon l'approche synthétique des grands ensembles de l'époque dans l'esprit d'une composition « vue d'avion », donne l'aspect d'un champ de barres et de tours, il s'agit là d'une fausse apparence, car réelle est la

diversité architecturale et l'équilibre des volumes créés, ainsi que leur relation de qualité avec les espaces verts, et avec les voies environnantes.

Cette composition urbaine et son expression architectonique⁴ sont vigoureuses. Les barres ne sont ni médiocres, ni monotones, les tours y sont placées en points forts.

De multiples reliefs, balcons, murs incurvés, et modénatures,⁵ corniches, encadrements de baies, alternances d'enduits lisses et rugueux, viennent animer les façades. Les cages d'escaliers rythment l'ensemble avec soin.

Les espaces verts, conservant de beaux spécimens des anciennes pépinières du site, sont largement dimensionnés et autorisent de beaux espaces de transition entre les différents types d'habitat, intégrant placette, mails, square, belvédère, bosquet de résineux ainsi qu'un grand chêne.

Les bâtiments bas donnent une échelle agréable, et les tours évitent une silhouette trop homogène.

De fréquents passages sous les immeubles permettent de varier les cheminements et de rompre la linéarité des bâtiments.

Sur l'avenue Jean Perrin, les maisons en bande, sont séparées par d'épais refends qui servent autant à préserver l'intimité qu'à rythmer les façades par un effet de verticales et présentent un des premiers exemples de maisons de ville.

LES EQUIPEMENTS INTEGRES

Le centre socioculturel, centre ALFA à l'origine, aujourd'hui Centre social et culturel des Blagis (C.S.C.B), indispensable à la cohésion sociale et culturelle et à l'identité collective de cette nouvelle population, accueille également de nombreux adhérents d'autres quartiers de la ville et des communes voisines en accord avec la vocation intercommunale du quartier.

Le centre commercial est réalisé dans la continuité de la résidence en 1960, par les architectes Andrault et Parat, dans une belle originalité de forme elliptique autour d'une agora dont

⁴ architectonique : élément constitutif qui donne son caractère à l'architecture.

⁵ Moulures ou éléments en relief ou en creux qui animent les façades d'un bâtiment.

la fontaine d'origine, devenue simple « sculpture » ouverte vers le ciel demeure un symbole familier.

1957-1959 - LE GROUPE SCOLAIRE DES BLAGIS

Programmé par la Municipalité dès les années 30, un premier projet sera arrêté par la guerre.

Au cours des années 50, en prévision de la réalisation de la résidence des Bas-Coudrais et en l'absence d'équipements scolaires proches sur les communes limitrophes, un syndicat intercommunal est créé pour implanter aux Blagis un projet définitif de 27 classes, maternelles, primaires filles et garçons, devant permettre, outre l'accueil des populations nouvelles, celui de nombreux élèves des communes voisines.

Après la petite école de fortune assurée jusqu'à la guerre, des baquements provisoires situés sur le terrain choisi subsisteront encore jusqu'au milieu des années 60, pour répondre aux besoins.

En effet, le nouveau groupe scolaire comportera jusqu'à 36 classes. Par la suite, les autres communes seront



*Coll. Services Techniques
Mairie de Sceaux*

progressivement dotées de leurs propres établissements et allégeront ces effectifs.

Il faudra plusieurs années pour atteindre l'équilibre entre effectifs et locaux, et une nouvelle école maternelle sera réalisée en complément sur le même site en 1979.

Conçu par les architectes Aubert, Herbé et Lecouteur, le groupe scolaire des Blagis reçoit la distinction de l'Equerre d'Argent en 1962, alors décernée à la meilleure oeuvre architecturale nationale, chaque année, par la revue Architecture Française.

Deux ailes droites (école de filles et garçons), de hauteurs décalées, s'articulent autour d'une rotonde abritant symboliquement l'école maternelle. S'y ajoutent un pavillon et un petit immeuble dissociés pour le logement du gardien et des appartements de fonction. Les façades associent ossature métallique apparente, murs rideaux, pignons maçonnés en pâte de verre et enduits polychromes.

Le prix fut attribué pour l'élégance, la personnalité, la fonctionnalité de cette architecture, épousant avec intelligence le dénivelé et les contraintes du site.

Le principe constructif adopté utilisé à l'époque est évolué, répondant aux normes de l'Education Nationale, sans systématisme, alliant standardisation, préfabrication, et construction traditionnelle.

L'ensemble est jugé harmonieux et efficace.

L'implantation des bâtiments est à l'origine judicieuse, sur un terrain accessible depuis les rues de Bagneux, du Docteur Roux, et l'avenue Georges Clémenceau. La disposition des entrées aux écoles invite les utilisateurs à pénétrer au coeur de l'îlot sur des espaces conviviaux et sécurisés depuis la rue du Docteur Roux, face à la résidence des Bas-Coudrais.

Les espaces verts sont libres et valorisent les différents plateaux, adaptés à la topographie, en dessinant sans barrières l'espace des cours.

Le concept d'accès aux bâtiments par le centre du terrain est original et sera déterminant pour l'évolution des espaces de

convivialité du quartier. En effet, au gré des adaptations successives que connaîtra le groupe scolaire, il permettra notamment de renforcer et de développer un important maillage de circulations piétonnes, dont on connaît aujourd'hui la convergence vers la Place des Ailantes.

ANNEES 60-70 - UN QUARTIER CONSTITUE, DE NOMBREUX EQUIPEMENTS A VENIR

Au tournant des années 60, le quartier est progressivement doté d'équipements complémentaires, sportifs, culturels et sociaux, et poursuit une urbanisation douce.

Le secteur pavillonnaire s'étoffe, intégrant quelques petits collectifs privés et sociaux, une piscine, des tennis, un gymnase, un lycée professionnel, un Centre d'Action Culturelle avec son théâtre. Les Gémeaux, intégrant un marché couvert.

ANNEES 80 - PREMIERS BILANS - PROJETS DE RESTRUCTURATION

Face à l'évolution du quartier et au dysfonctionnement de certains équipements, réflexions globales et restructurations ponctuelles sont engagées.

On compte notamment la rénovation de la piscine, la construction d'une nouvelle école maternelle et la restructuration partielle du groupe scolaire d'origine pour accueillir dans l'ancienne aile des filles les locaux du Centre de loisirs ; également l'étude du transfert du marché des Blagis qui accuse un déclin sensible.

En cette période d'analyse et de bilan, une approche globale est menée sur la convivialité du quartier et la qualité de ses espaces publics, sur sa relation avec le reste de la commune, sur le dynamisme de ses structures d'accueil et de sa trame commerciale, en vue d'affiner et de réajuster la vocation réelle et l'image du quartier des Blagis.

Ces années de réflexions aboutissent à une impressionnante concrétisation au cours des années 90.

ANNEES 90 - UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LE QUARTIER

Au cours de cette dernière décennie, l'accent est mis sur la valorisation du patrimoine existant et des espaces publics qui l'accompagnent.

Cette démarche intègre d'une part la restructuration ou la rénovation d'équipements devenus vétustes ou inadaptés, en réponse à l'évolution des secteurs éducatifs, sportifs, socioculturels et commerciaux et des pratiques associatives, et d'autre part la création d'un réseau continu de cheminements piétonniers et d'espaces publics conviviaux.

Un étonnant chantier multi-sites se développe depuis la résidence des Bas-Coudrais jusqu'à la place de la Libération (carrefour des Gémeaux), intégrant le centre commercial, la rue de Bagneux, la rue du Docteur Roux, l'îlot du groupe scolaire et du centre de loisirs, ainsi que le théâtre des Gémeaux. Bon nombre de ces réalisations s'inscrivent dans le cadre d'un contrat de ville qui se prolonge aujourd'hui.

Successivement seront réalisés les éléments d'un véritable « puzzle » de redynamisation du quartier :

1990 : La construction d'une salle de ventes jusqu'alors installée de façon précaire.

1991 : La réalisation de la Halle des Blagis, accueillant le marché transféré.

1992 : La création de la place des Ailantes située au cœur de l'îlot du groupe scolaire, place piétonne et parking de surface paysager, accessible par des cheminements piétonniers depuis la rue de Bagneux, la rue du Docteur Roux et l'avenue Georges Clémenceau.

1994 : La rénovation par la S. C. I. C. du centre commercial.
La construction du nouveau théâtre des Gémeaux.

1995 : L'aménagement d'une section de la rue de Bagneux en cour urbaine.

1996 : L'implantation rue de Bagneux d'un commissariat de police.

La réalisation d'une aire de jeux polyvalente pour enfants et adolescents.

La construction de nouveaux logements rue du Docteur Roux.

1997 : L'extension et la restructuration du C.S.C.B.

1998 : La réhabilitation du centre municipal de loisirs.

L'aménagement d'une placette devant la Halle des Blagis, rue du Docteur Roux.

1999 : L'aménagement paysager de la partie ouest de la rue du Docteur Roux.

La reconversion de la Halle des Blagis en halle polyvalente.

1994 - TRANSFORMATION DU THEATRE DES GEMEAUX

Au terme de ce XX^{ème} siècle, la réalisation d'un nouveau théâtre, devenu scène nationale, vient parfaire l'image d'ouverture et de rayonnement culturel du quartier des Blagis.

Son architecture contemporaine marque la porte de la ville et du quartier, tout en respectant l'échelle des rues et des constructions environnantes.

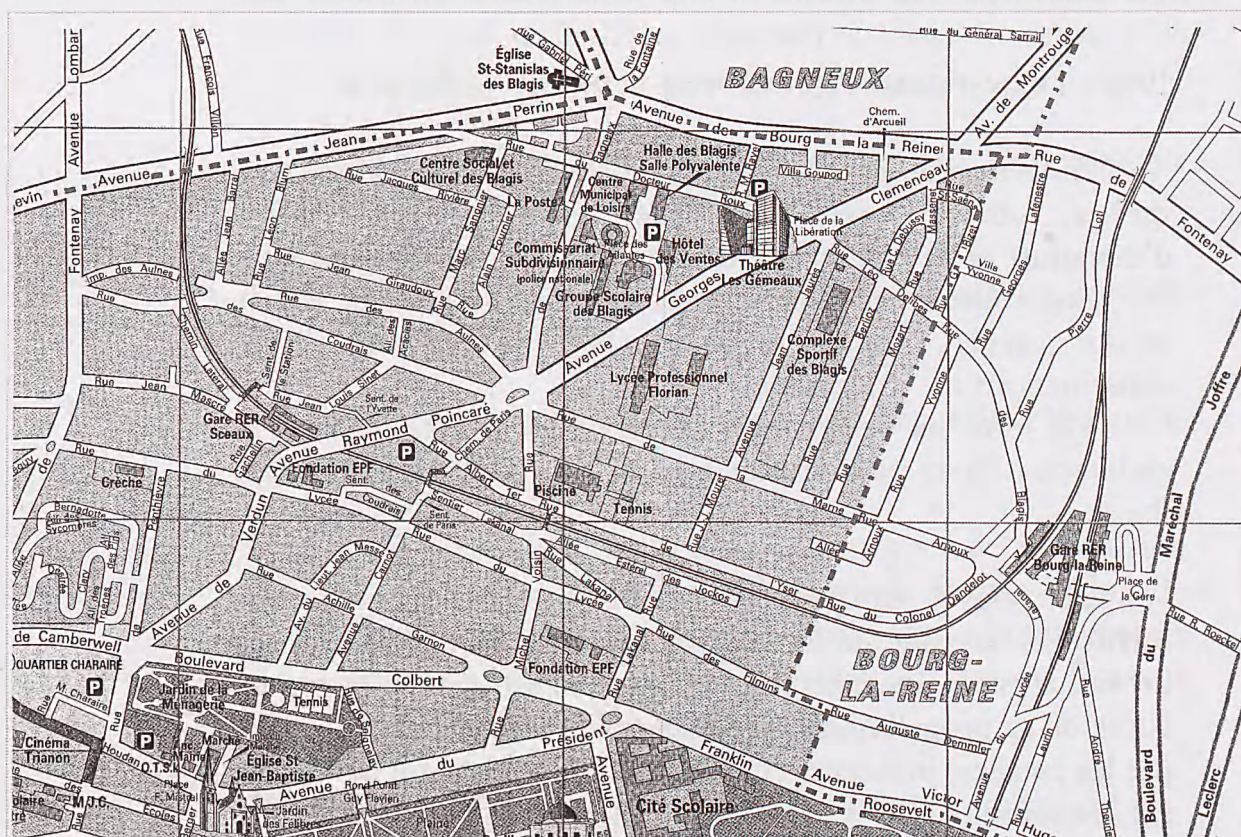
On doit sa conception originale et fonctionnelle aux architectes Favre et Perrottet assistés de Godlewska et Davar Panal.

Ce nouvel équipement « phare » présente une vitrine éclairée et vivante sur le hall du théâtre, où, depuis l'espace urbain, c'est le spectateur lui-même qui est mis en scène au cours de sa progression vers le spectacle. Par ailleurs, il s'élève par les escaliers intérieurs en découvrant un étonnant panorama sur le quartier.

Ce bâtiment comporte, outre ce vaste hall, deux salles de spectacle de 500 et 180 places, une salle de jazz de 100 places, une salle de répétition, des locaux administratifs et de dépôts, ainsi qu'un restaurant ouvert sur le quartier, avenue Georges Clémenceau.

La scénographie a été conçue au service du spectacle, et pour le confort du public. En effet, cet ensemble permet d'accueillir une programmation très variée de grande qualité, ainsi que la résidence des troupes lors des répétitions.

Le théâtre des Gémeaux, de par son statut, attire une clientèle dépassant naturellement l'intercommunalité. Sa vocation est néanmoins de contribuer de façon permanente à l'animation culturelle du quartier en organisant et accueillant de nombreuses manifestations scolaires ou autres, spécifiques au quartier, ou en terme de sensibilisation aux productions proposées.



Extrait du plan de la ville de Sceaux

1999 - LA HALLE POLYVALENTE DES BLAGIS

Initialement programmé pour accueillir le marché des Blagis, alors qu'il accusait déjà un déclin sensible, ce bâtiment a volontairement été conçu pour pouvoir être reconverti en espace polyvalent, permettant diverses manifestations locales, communales, associatives, scolaires, ou des expositions et des conférences. Il en remplit effectivement désormais les fonctions.

Devenu indispensable à la vie locale et même communale, dès l'achèvement de sa reconversion, il assure une vocation d'animation outrepassant parfois les événements locaux. En ont témoigné, en début de XXI^{ème}, le succès remporté par une exposition internationale de patchwork. Conférences et expositions d'artistes s'y succèdent depuis.

Il est important d'apprécier la maturité et la pertinence de cette programmation pour l'impact humain et culturel du quartier des Blagis.

CONCLUSION

Le caractère aujourd'hui confirmé de ce quartier et son image positive proviennent d'une étonnante dynamique humaine, associant d'une part la solidarité et la motivation d'une communauté nouvelle, et d'autre part, la pertinence d'aménageurs et de décideurs locaux ou intercommunaux.

De ces handicaps initiaux, tels l'enclavement des Blagis par rapport au reste de la commune, l'absence de village ancien, l'éloignement des centres-villes voisins, une urbanisation massive dans le contexte de la Reconstruction des années 50, ces différents intervenants et les habitants eux-mêmes, ont su faire des atouts.

Après l'esprit d'entraide et de famille développé par l'oeuvre de Maître Renaudin, on peut féliciter l'esprit visionnaire de l'Abbé Callon dont la paroisse intercommunale a

su offrir de nombreux services sociaux et médicaux et servir, au-delà de son rôle religieux, pour donner à terme un centre symbolique à des paysages urbains qui naîtront, disparates, aux alentours du clocher.

Dans le contexte de la reconstruction brutale d'après guerre, la finesse et l'équilibre architecturaux de la résidence des Bas-Coudrais forment un heureux contraste avec les réalisations de grands ensembles édifiés simultanément en covisibilité sur Fontenay et Bagneux.

De grands noms de l'architecture viennent parfaire une image urbaine soignée, et doter le quartier de repères architecturaux de qualité des années 60 à nos jours.

Différentes opérations de logements sociaux, bien intégrées dans le contexte urbain, ont permis une diversité intéressante d'habitat, logements en location libre ou en accession à la propriété, et ont sensiblement contribué à l'équilibre de ce patrimoine bâti.

Outre sa vocation intercommunale qui favorise les échanges, une autonomie intéressante d'équipements s'est constituée peu à peu pour pallier l'éloignement du centre-ville.

Les Blagis sont ainsi devenus un pôle dynamique, bien équipé, et justement valorisé jusque dans la convivialité de ses espaces publics, et la mise en lumière d'un patrimoine du XX^{ème} siècle, d'une grande qualité.

De nouvelles liaisons piétonnes, en projet ou en cours d'aménagement, se développent peu à peu vers le reste de la commune, à l'image d'un rayonnement culturel et événementiel devenu réalité.

Pascale Larousse-Rocquemont
Architecte, chargée d'études
Aménagement, urbanisme et
services techniques de la ville de Sceaux

* * *

*

SOURCES

- Bulletin des Amis de Sceaux n° 5 1988
« Histoire des jardins ouvriers et des maisons ouvrières de Maître Renaudin ou les débuts de l'habitat social à Sceaux »
- Archives et documentation, service municipal
Exposition : « Il y a cent ans, Maître Renaudin »
- Atelier Histoire des Blagis-Sceaux
Brochure : « Si les Blagis m'étaient contés... »
- IFA
Archives d'architecture du XX^{ème} siècle
Fond d'archives Herbé-Le Couteur
Colonne Jean Le Couteur
- DRAC
Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France
Département des Hauts de Seine
- Victor Maillard, Docteur en droit Chargé de T.P. à la Faculté de droit de Paris
« Les Blagis à deux pas de Paris », préface de l'Abbé Callon, 1950
- La Documentation française 1980
- La Ville à livre ouvert
- Regard sur cinquante ans d'habitat
- Revue La Construction moderne, janvier 1937
- Revue de L'Architecture Française, janvier-février 1961, mars-avril 1962
- Revue L'Architecture d'Aujourd'hui, février-mars 1961, avril-mai 1964

LE CHATEAU DE MAINTENON
LA CHAPELLE ROYALE DE DREUX

LE 13 MAI 2000



*Perspective du bras d'eau vers l'aqueduc,
vue de la Cour d'entrée du château*

Suivant la tradition, nous nous proposons de visiter ce jour-là le château de Maintenon, acquis en 1674 par Françoise d'Aubigné, "Veuve Scarron" avant son mariage secret avec Louis XIV pendant l'hiver 1683-1684. La future Madame de Maintenon était entrée en 1669 au service de Madame de Montespan pour se consacrer à l'éducation des enfants bâtards de Louis XIV et notamment du jeune duc du Maine.

Pendant le voyage en autocar, Micheline Henry nous prépare à la visite en nous présentant un portrait de Françoise d'Aubigné, petite fille du poète calviniste Agrippa d'Aubigné, mais dont le père fut incarcéré pour dettes et fabrication de fausse monnaie. Son enfance fut mouvementée, entre un

séjour infructueux de ses parents aux Antilles, un statut mal accepté de servante auprès de l'épouse catholique du Gouverneur de Niort, qui se termine par l'enfermement au couvent des Ursulines de Niort, puis dans celui de la rue Saint-Jacques à Paris. Son refus du couvent l'amène à épouser le poète Paul Scarron dont elle apprécie le brillant salon. Devenue veuve à vingt-cinq ans, pensionnée par Anne d'Autriche, elle se fait connaître par son talent d'épistolière, tout en pratiquant la charité. A la mort de la reine, elle s'attache à l'étoile montante d'alors, Madame de Montespan. Pensionnée par Louis XIV, elle accepte de s'occuper des enfants du Roi et son destin se forge peu à peu dans l'ombre, jusqu'à son mariage avec le roi soleil qui restera secret.

Maintenon est un chef-lieu de canton de l'Eure et Loir, au nord de la Beauce, dans l'arrondissement de Chartres. Petite ville de 10 000 habitants, elle est baignée par l'Eure et ses petits affluents, le Guéréou, la Marolle, la Voise, ainsi que par le canal construit par Vauban pour Louis XIV, dans un cadre très verdoyant.

Le site de Maintenon date du Moyen-Age. On y trouvait un château fort dominé par un donjon, ainsi qu'une église donnée avec sa terre en 1200 aux religieux du Monastère Saint-Martin de Marmoutiers par Amaury, le seigneur du château. Au XVI^{ème} siècle, il devint la propriété de Jean Cottereau, Trésorier des finances royales qui reconstruisit le château et l'église, et dont la fille Isabelle épousa Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet en 1526. Après la mort des époux d'Angennes, Maintenon échoit à leur fils cadet Louis d'Angennes, chevalier des ordres du Roi, conseiller d'Etat, ambassadeur extraordinaire en Espagne et capitaine de cinquante hommes d'armes. La seigneurie de Maintenon est alors érigée en baronnie. C'est aux descendants de Louis d'Angennes que Françoise d'Aubigné, veuve Scarron, l'achètera en 1674, pour la somme de 250 000 livres.



Vue sur le plan d'eau qui borde l'aile est du château, où sont situés les salons de la famille de Noailles.

Dans une lettre à son frère, Charles d'Aubigné, Madame de Maintenon présente ainsi son acquisition à son frère : « *cette terre est à quatorze lieues de Paris, dix de Versailles, quatre de Chartres ; elle est belle, noble... c'est un gros château au bout d'un grand bourg, une situation selon mon goût, des prairies tout autour et la rivière qui passe dans les fossés* ».

Madame de Maintenon fit faire des transformations importantes, notamment démolir le mur en mâchicoulis qui bordait le château à l'ouest pour bâtir l'aile au premier étage où elle installa ses appartements, et abattre le mur crénelé qui fermait au sud la cour intérieure, ouvrant ainsi une belle perspective sur le jardin.

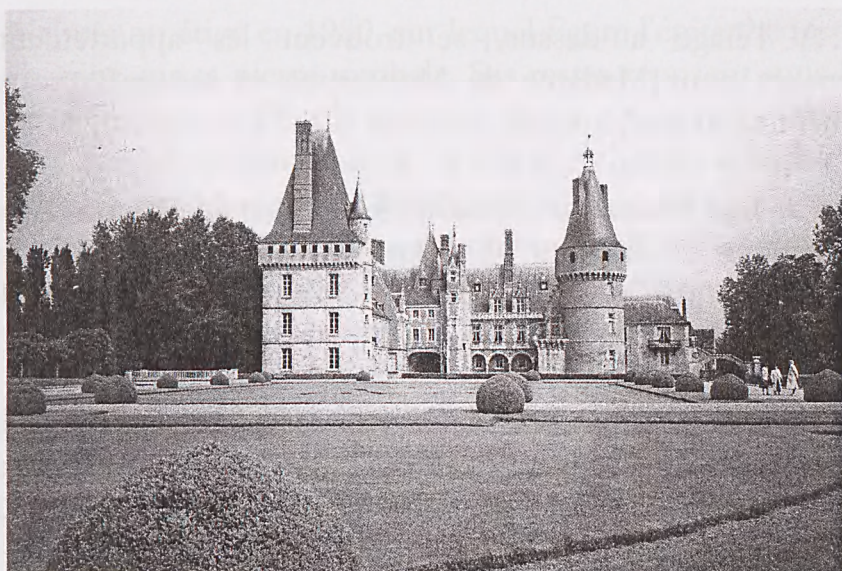
Nous franchissons la grille qui nous fait accéder par une belle allée empierrée à la façade nord du château. Malheureusement, la personne qui devait nous assurer une visite guidée n'est pas au rendez-vous et nous sommes confiés à un gardien du château qui connaît bien les lieux et s'efforce de nous intéresser.

Cette façade de style Renaissance fut bâtie par Jean Cottreau. Elle nous séduit d'emblée par son élégant classicisme et l'harmonie de ses couleurs ; elle est en pierre blanche, encadrée par deux tours rondes en briques roses. Le toit d'ardoise, percé de sept fenêtres au décor sculpté, porte de hautes cheminées de briques et plusieurs éléments coniques ou pyramidaux.

Nous pénétrons sous la voûte encadrée de deux tourelles en encorbellement au-dessus de laquelle figurent les armes de Jean Cottreau (des lézards et des croissants).

Nous nous trouvons dans la cour intérieure, terminée à l'ouest par le donjon carré primitif.

Toutes les façades qui entourent cette cour sont en briques soulignées de parements de pierre blanche. La façade sud est séparée en deux par une tour hexagonale qui cache l'escalier à vis dont la porte d'entrée est surmontée d'une niche au riche décor Renaissance abritant un Saint Michel terrassant le dragon. Cet escalier distribue les accès aux deux parties du château. Nous montons dans l'aile qui est accolée au donjon,



*La façade sud du château
Cour intérieure*

où se trouvent les appartements de Madame de Maintenon. Par une antichambre garnie d'une haute cheminée de marbre blanc et de portraits, nous pénétrons dans la chambre à coucher. Une balustrade blanche et or sépare le lit à baldaquin du reste de la pièce et permet d'apercevoir dans un joli cabinet attenant une réplique en porcelaine des chiens favoris de la marquise logés dans une niche. Les portraits accrochés aux murs, le beau crucifix au-dessus du lit, le luxe discret du mobilier évoquent bien pour nous la personnalité de cette femme dont le destin fut hors du commun.

Un des tableaux nous la montre jeune, assise pieds nus, vêtue d'une longue robe rouge et d'un châle bleu, tenant sur ses genoux un des enfants royaux qui tend les bras vers un autre enfant agenouillé près de lui et enserrant un agneau.

Un second tableau nous la montre assise, la tête couverte d'une mantille noire, caressant d'un geste plein de tendresse les mains de sa jeune nièce penchée vers elle; c'est à elle qu'elle destine sa terre de Maintenon.



A l'étage au-dessus, se trouvent les appartements aménagés pour Madame de Montespan et ses enfants qui aimaient venir y séjourner.

Par une fenêtre de l'antichambre, nous apercevons dans l'alignement de la cour, à l'extrémité du plan d'eau qui prolonge la pelouse, les arcades de l'aqueduc inachevé de Louis XIV.

En redescendant l'escalier à vis qui fut emprunté par le roi Louis XIV et, dans des circonstances dramatiques, par Charles X fuyant la capitale dans la nuit du 3 au 4 août 1830, nous nous retrouvons dans la cour.

Il nous reste à visiter l'aile est et la partie de l'aile Renaissance qui ferme la cour au nord. Nous empruntons alors un large escalier de pierre qui nous conduit dans les appartements d'apparat du duc de Noailles.

On sait que Madame de Maintenon conserva le château de Maintenon pendant vingt-quatre ans (1674-1698). Pendant cette période, elle y fit de fréquents séjours avec les enfants royaux et transforma la bourgade de Maintenon en une petite ville, y créant des écoles, un hôpital et des manufactures.

En 1698, elle maria sa nièce, Françoise Charlotte d'Aubigné, avec le duc d'Ayen, futur duc de Noailles et lui donna "sa terre de Maintenon". La famille de Noailles restera propriétaire du domaine pendant près de trois siècles jusqu'en 1983. Très endommagés à la fin de la guerre, les bâtiments avaient besoin d'une complète restauration et la maison de Noailles devint alors une fondation.

Les pièces que nous visitons maintenant furent aménagées et meublées en 1850 par Paul, duc de Noailles, époux d'Alicia de Rochechouart de Mortemart, qui fut élu académicien au fauteuil de Chateaubriand.

Nous traversons le grand salon, le petit salon et la bibliothèque, puis la galerie, tous magnifiquement meublés et décorés (l'ensemble est classé Monuments Historiques). A l'une des extrémités de la galerie, nous apercevons à travers les barreaux d'une grille dorée, dans une niche en forme de chapelle un cénotaphe à la mémoire de Madame de

Maintenon érigé en 1980, sur lequel figure l'épithaphe inscrite à l'origine sur sa pierre tombale. Ses restes reposent sous la nef de la chapelle de l'Ecole Militaire de Saint-Cyr.

La galerie était destinée à relier le château à l'église Saint Nicolas que Madame de Maintenon fit reconstruire à ses frais car elle était en ruine. Une tribune permettait au roi d'assister aux offices. Mais nous n'eûmes pas le privilège d'y pénétrer. Notre visite ainsi écourtée, il nous restait à nous promener dans le jardin et à admirer la vue sur le parc et les arcades du canal qui barrent l'horizon.

De simples parterres de gazon décorés de buis taillés en cônes arrondis, ont remplacé le jardin que Le Nôtre avait dessiné à la demande du roi.

A l'origine, le château était entouré de fossés où coulaient les eaux de l'Eure. Ces fossés furent canalisés et réunis en un seul plan d'eau qui rejoint plus loin la rivière en passant sous les arcades de l'aqueduc inachevé de Louis XIV.

L'AQUEDUC



Les restes de l'aqueduc, à proximité du parc du château.

Le projet des ingénieurs était de raccorder cet aqueduc à un canal qui, à travers un réseau d'étangs, notamment celui de Trappes, de canaux et d'aqueducs, aurait amené l'eau jusqu'au parc de Versailles.

Le plan exposé dans le château montre que le projet initial de l'aqueduc de Maintenon comportait trois rangées d'arcades superposées et d'une largeur décroissante de bas en haut, sur une longueur de quatre mille six cents mètres. Seul, le rang inférieur fut construit. Il est composé de quarante-sept arcades de treize mètres d'ouverture et de vingt-cinq mètres d'élévation sous la voûte. Les piles des contreforts ont sept mètres cinquante d'épaisseur. La rangée médiane devait comporter cent quatre-vingt-quinze arcades et la supérieure, trois cent quatre-vingt-dix. C'est ce troisième étage qui aurait porté le canal dans lequel l'eau devait couler. On avait même prévu la possibilité de le parcourir à chaque étage sur toute sa longueur par des arcades percées dans les pieds-droits.

Ce magnifique ouvrage d'art, qui avait été conçu par un ingénieur hydraulicien en collaboration avec Vauban, avait le même but que la « machine de Marly », celui d'amener de l'eau à Versailles. Malheureusement, la guerre qui éclata en 1688 et les dépenses considérables qu'elle occasionna obligea le roi à abandonner la construction de l'aqueduc et le projet ne fut jamais repris. Le roi ne revint plus à Maintenon et la marquise céda la propriété à sa nièce.

De loin, nous apercevons les six arcades qui enjambent le canal. La végétation qui s'est enracinée dans les pierres disjointes donne au tableau un charme romantique. Une peinture à l'huile du peintre Riçois les représente avec le château en toile de fond.

Notre promenade se borne aux allées entourant les massifs de gazon ornés de buis en boules. L'accès à l'aqueduc est interdit, ainsi que le franchissement des passerelles de pierres qui permettraient



Perspective vers les arches de l'aqueduc qui enjambent le plan d'eau à l'extrémité du parc du château.

d'accéder à la vaste étendue qui s'étend à l'est du château où un golf a été construit. Mais nous jouissons de la vue lointaine du château, dans les tons de rose et de gris, et de la belle ordonnance des canaux qui l'entourent.

Nous quittons à regret ce site superbe où la cour de Louis XIV résidait de façon passagère au moment de la construction de l'aqueduc, et nous nous dirigeons en car vers la ville de Nogent-le-Roi qui a conservé quelques pittoresques maisons médiévales. C'est d'ailleurs dans l'une d'entre elles que nous attend un excellent déjeuner, au restaurant du Capucin Gourmand. Un agréable moment de convivialité que les Amis de Sceaux apprécient toujours !

Après le repas, nous faisons le tour de l'église Saint Sulpice curieusement située dans l'angle de la ville, entourée d'un mur d'enceinte. Le chemin de ronde crénelé est visible au-dessus de la porte Saint Jacques. Nous apercevons les vitraux du XVI^{ème} siècle du déambulatoire, qui représentent des épisodes de la vie de Jésus.

L'après-midi est consacré à la visite de la chapelle royale de Dreux qui abrite les tombeaux des Orléans.

Dreux n'est qu'à quelques kilomètres de Nogent-le-Roi et l'autocar nous dépose sur le parking en contrebas de la chapelle Saint-Louis. Nous gravissons à pied l'allée qui monte jusqu'à l'esplanade.

DREUX - UN PEU D'HISTOIRE...

Rentré dans le domaine royal au XI^{ème} siècle, le comté de Dreux avait appartenu aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles à la famille de Bourbon, successivement à la duchesse du Maine, au Prince de Dombes et au comte d'Eu. Le château, construit au Moyen-Age, était entouré d'une vaste enceinte flanquée de tours. A l'intérieur des murs, s'élevait la collégiale Saint Etienne. Pendant les guerres de religion, la ville adhéra à la Sainte Ligue et fut investie par Henri IV qui démantela malheureusement le château et son enceinte. L'ensemble

devenue délabré et dangereux fut démoli par ordre du comte d'Eu en 1768. Seuls restèrent intacts le donjon et la collégiale.

DREUX ET LE DUC DE PENTHIEVRE

En 1775, Louis XVI cédait le comté de Dreux à son cousin le duc de Penthièvre, en lui offrant en échange d'acquérir son domaine de Rambouillet, où il pourrait pratiquer la chasse qui était son sport favori. Le duc ne voulut pas s'opposer au souhait du roi, mais demanda la permission de faire transporter dans la collégiale de Dreux les dépouilles des membres de sa famille qui se trouvaient réunies dans l'église de Rambouillet.

Le transfert des neufs cercueils eut lieu le 25 novembre 1775. Ils furent déposés dans un caveau rapidement construit dans le chœur de l'église. Un service solennel fut célébré par les chanoines en présence du Duc de Penthièvre et de sa fille la future duchesse d'Orléans.

Lorsque le duc mourut le 4 mars 1793 dans son château de Bizy près de Vernon, la loi interdisait de transporter les corps hors de la commune du décès. Par ailleurs, la collégiale avait été fermée au culte et les chanoines dispersés. Ce fut donc clandestinement, de nuit, que le corps du duc fut transporté de Bizy à Dreux, grâce à la complicité de son entourage. Après un simple office des morts, il rejoignit ses proches dans le caveau familial.

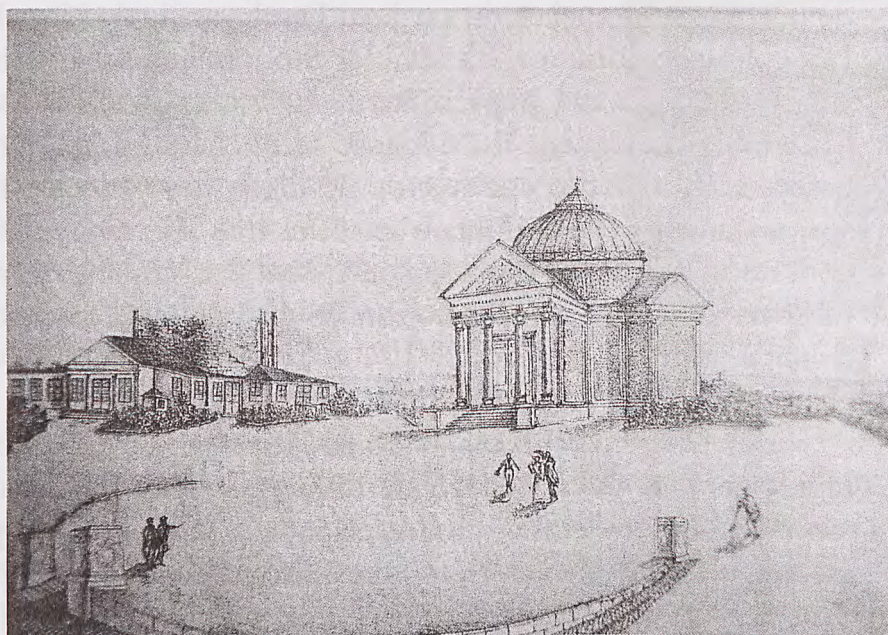
APRES LA MORT DU DUC DE PENTHIEVRE

Si le duc par sa bonté avait gagné le repos éternel, il n'en fut pas de même du repos terrestre de sa dépouille et des restes de sa famille. Le 21 novembre 1793, le caveau fut ouvert, les sépultures violées, les corps jetés dans une fosse commune creusée dans le petit cimetière des chanoines de l'église ; les cercueils furent fondus et transformés en plomb pour les besoins de la guerre. Au cours du même mois de novembre, la fille du duc, la duchesse d'Orléans, était

emprisonnée et son époux Philippe Egalité, ci-devant duc d'Orléans, guillotiné.

La fosse commune où étaient ensevelies les dépouilles aurait pu disparaître à jamais sous les décombres du donjon, détruit en 1798. Mais le « bon duc » a toujours suscité de la part de ses serviteurs un dévouement sans borne. Un de ses anciens domestiques établi à Dreux comme perruquier, indigné par la profanation de ces sépultures qu'il vénérât, s'attacha à retrouver l'emplacement de la fosse. Il le marqua d'une croix de bois entourée de quatre genêts d'Espagne, et portant l'inscription : « Ci-gît la noble famille de Toulouse ». Plus tard un certain Belois acquit le domaine, il démolit l'église, mais respecta la sépulture : il remplaça même la croix de bois par une croix de pierre.

LA CHAPELLE DE LA DUCHESSE D'ORLEANS



*La chapelle de la duchesse d'Orléans en 1840
Lithographie de Le Baron*

Quand la duchesse revint d'exil au retour des Bourbons, donner aux morts de sa famille une sépulture digne de leur mémoire fut son premier souci. Elle racheta l'ensemble du

terrain et fit appel à l'architecte Cramail pour construire une chapelle à l'emplacement de l'ancien château fort.

Le chantier débuta en mai 1816. Le 19 septembre, la duchesse scella la première pierre renfermant une inscription commémorative de la fondation de ce « monument de pitié filiale ». Elle reçut d'ailleurs ce jour-là des témoignages d'attachement à la mémoire de son père qui la touchèrent beaucoup.

Les travaux furent longs car leur financement provenait surtout de la vente annuelle des coupes de bois de la forêt de Dreux. Il fallut quatre ans pour creuser les caveaux inférieurs et monter les murs de l'édifice. Le projet conçu par Cramail, de style néoclassique, consistait en une vaste rotonde de briques roses surmontée d'un dôme de pierre d'où partaient quatre bras selon un plan en croix grecque. Sur la façade principale, quatre colonnes doriques supportaient un fronton triangulaire représentant deux anges adorant la croix. L'intérieur était richement décoré, notamment par trois autels de marbre achetés en Italie par la duchesse, et qui provenaient de la chapelle du palais du cardinal Fesch, oncle de Napoléon. Les colonnes doriques, les retables monumentaux, un tableau sur le maître-autel représentant la mort de Saint-Louis, l'ensemble témoignait du désir de la duchesse douairière de laisser à la postérité une nécropole digne des Orléans. Dans son testament, elle ordonnait en effet que les travaux soient continués après sa mort jusqu'à l'entière construction de l'édifice. Mais lorsqu'elle mourut le 23 juin 1821, beaucoup restait à faire.

Le duc d'Orléans, Louis-Philippe, s'y employa rapidement. Il fallait achever le dôme, terminer l'intérieur et créer autour de l'édifice une esplanade avec des allées pour assurer un accès facile. Trois cercueils avaient déjà pris place dans les caveaux de la chapelle, notamment celui de Jean-Marie Rouzet, l'ami dévoué de la duchesse d'Orléans¹. Avant la reprise des travaux, on procéda à l'exhumation des restes ensevelis dans la fosse commune. Les ossements rassemblés dans une caisse de bois furent déposés dans la tombe de la duchesse. L'année suivante, la chapelle enfin terminée fut

¹ Cf. Bulletins des Amis de Sceaux n° 14-1997. Louise-Adélaïde de Bourbon Penthièvre, duchesse d'Orléans par Françoise Flot.

bénie par l'évêque de Chartres, Monseigneur de Latil, en présence du duc d'Orléans, accompagné par sa nièce, la duchesse de Berry.

* * *

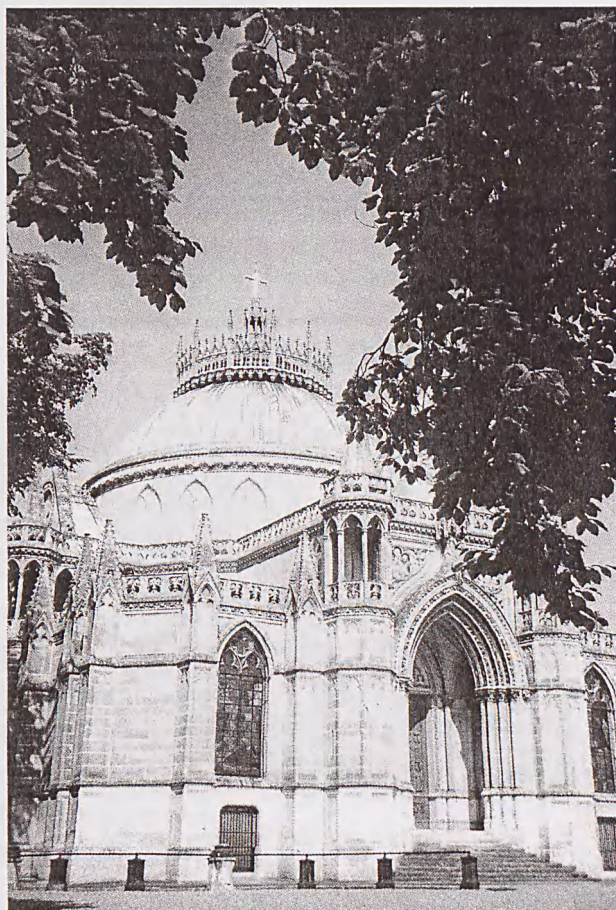
*

LA CHAPELLE ROYALE DE LOUIS-PHILIPPE

Le monument que nous avons devant les yeux en arrivant sur l'esplanade est bien différent de la chapelle de la duchesse par son aspect extérieur. En effet, en 1830, le style néoclassique est délaissé au profit du style néogothique mis à la mode par le romantisme. Louis-Philippe, qui voulait agrandir la chapelle élevée par sa mère, devenue trop petite pour des cérémonies officielles, décida de la cacher sous un nouveau décor tout en lui apportant des adjonctions.

Malgré la disproportion du dôme, la chapelle de la duchesse était sobre et harmonieuse. Pour la transformer en chapelle royale destinée à abriter les tombeaux et les gisants de sa descendance, le roi fit allonger les bras de la nef de l'édifice primitif en les éclairant par des verrières ajourées. A l'extérieur, il fit supprimer le péristyle dorique et le remplaça par une façade très décorée d'éléments gothiques et médiévaux, encadrée par deux chapelles. A l'intérieur, il réussit à concilier la décoration gothique avec l'architecture classique de l'édifice précédent.

Nous pénétrons à l'intérieur de la rotonde, vaste et grandiose chapelle surmontée de la coupole ornée de caissons. Nous admirons au passage les beaux vitraux commandés par Louis-Philippe à la Manufacture de Sèvres, qui ornent les baies du transept, douze grandes figures de saints et de saintes dont les cartons furent dessinés par Ingres.



Nous accédons ensuite à la galerie semi-circulaire construite en contrebas du chevet, aménagée pour recevoir les tombeaux. Avant l'achèvement des travaux, Louis-Philippe avait déjà perdu deux de ses enfants, la princesse Marie, peintre et sculpteur, qui avait aidé son père de ses conseils pour concevoir le nouvel édifice, et le nouveau duc d'Orléans, Ferdinand-Philippe, décédé dans un accident de voiture à Neuilly en 1842. Leur deux tombeaux furent mis provisoirement dans la crypte à côté de celui de la duchesse douairière. Dans son ordonnance de 1843, le roi avait pris les dispositions suivantes : "Notre chapelle royale de Dreux est consacrée à la sépulture des princes et princesses de notre famille, ainsi qu'à celles de nos successeurs, descendants ou héritiers". Il fixa lui-même la disposition des sépultures pour plusieurs générations. !



*Le caveau du duc de Penthièvre
Cl. M. Henry*

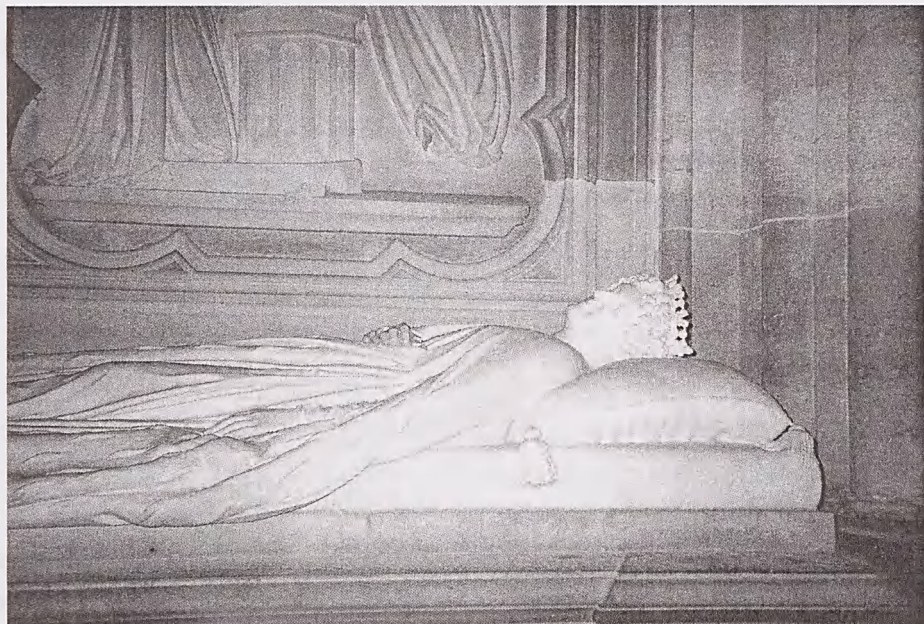
Nous descendons dans la galerie semi-circulaire et déambulons au milieu des lourds tombeaux en pierre de Tonnerre, tous semblables et portant une épitaphe en latin. Certains d'entre eux portent leur gisant. La grâce et l'abandon des gisants d'enfants contrastent heureusement avec le style officiel des gisants des ducs et princes de la famille d'Orléans, portant les attributs de leur fonction. Puis par un escalier latéral nous empruntons un passage qui nous conduit à la crypte. Des baies pratiquées dans ce passage sont ornées de cinq grandes glaces peintes représentant chacune une scène de la Passion qui sont des chefs-d'œuvre de couleur.

Cette crypte circulaire est à l'emplacement du grand caveau initial. Sous les arcades du pourtour, sont disposés douze sarcophages qui attendent leurs futurs occupants. Un seul est occupé et contient les restes d'un fils du comte de Paris, mort en 1960. Des caveaux plus profonds où le public n'est pas admis abritent des tombeaux plus anciens, mais nous pouvons apercevoir au bout d'un long couloir, l'ancien caveau du duc de Penthièvre qui avait été inhumé en 1783 dans le chœur de la collégiale. Un cénotaphe de marbre perpétue la mémoire des membres de la famille Toulouse Penthièvre qui reposèrent en ce lieu pendant dix

ans, jusqu'au viol de leurs tombes. C'est pour nous l'endroit le plus émouvant de cette nécropole.

LA CHAPELLE DE LA VIERGE

Remontant dans la galerie ou crypte haute, nous terminons la visite par les tombeaux qui occupent la petite chapelle ogivale fermant la galerie à l'est et dédiée à la Vierge.



Le gisant de la duchesse d'Orléans

Le centre est occupé par celui du roi Louis-Philippe et de la reine Amélie. Il est surmonté par une statue en pied du roi, son bras gauche posé sur l'épaule de son épouse agenouillée près de lui en position d'orante. Les restes du roi, mort en exil en Angleterre en 1850, furent ramenés à Dreux tardivement et le groupe sculpté, d'Antonin Mercié, date de 1886. Il est entouré par quatre tombeaux dont celui de sa mère, la duchesse d'Orléans.

Quittant l'étage des caveaux, nous remontons dans la chapelle principale où ont lieu les cérémonies solennelles, qui à conservé un style classique. Face au chœur dont la voûte richement ornée de marbre sculpté repose sur six piliers en arc de cercle, des stalles ont été installées ainsi qu'un orgue de Cavaillé-Coll construit en 1845.

Avant de rejoindre le car, un tour du parc s'impose. Il est conçu comme un jardin anglais planté de beaux arbres, et on

peut y voir des vestiges de l'ancien château des comtes de Dreux. Sur deux des anciennes tours de l'enceinte, des terrasses aménagées offrent un beau panorama sur la vieille ville. La lumière est belle et des bancs nous permettent un délasserment apprécié après une journée bien remplie.

Jacqueline Combarous

SOURCES :

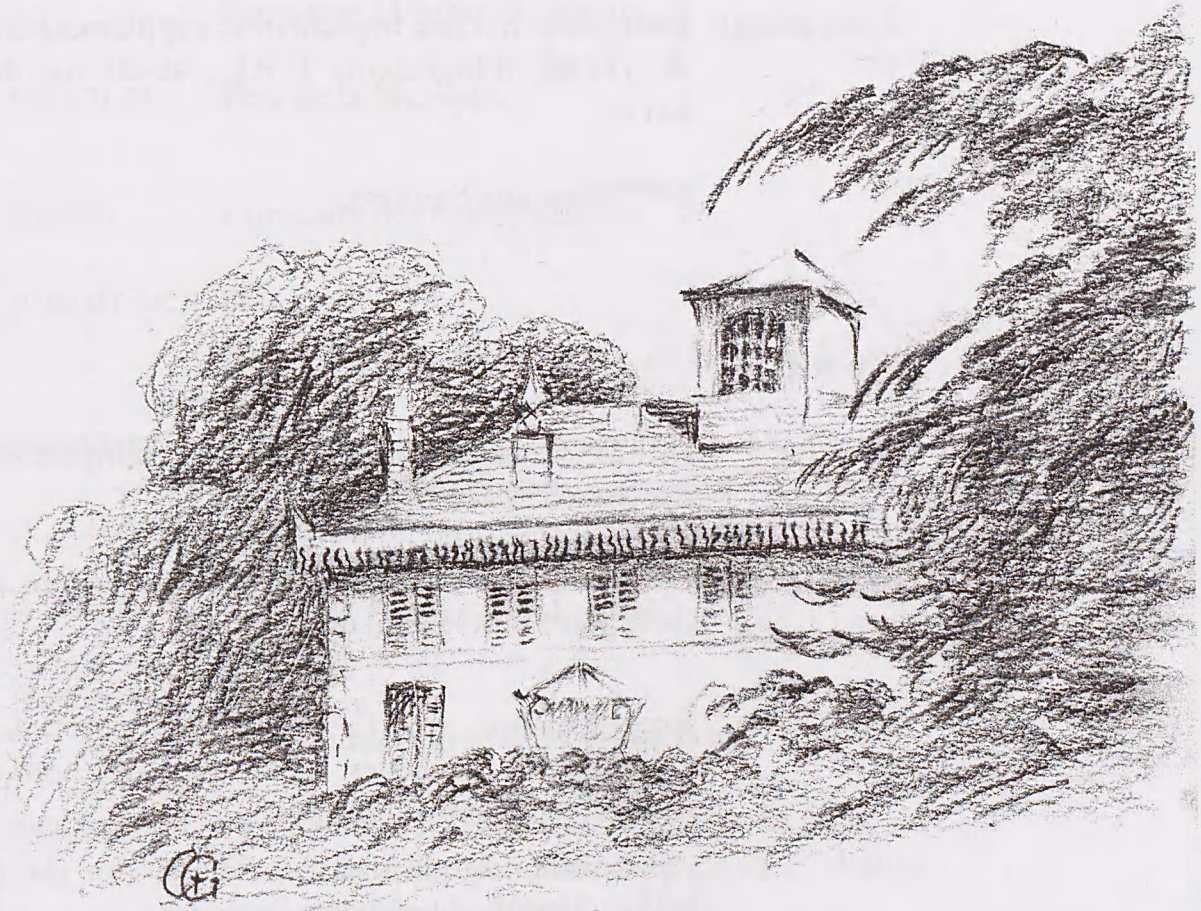
brochures du S. A. E.P : le château de Maintenon (Eure et Loir) et la Chapelle Royale de Dreux.

Commentaires oraux de Micheline Henry d'après "L'Allée du Roi", de Françoise Chandernagor pour Madame de Maintenon et différents guides historiques et géographiques sur la région.

ICONOGRAPHIE :

les clichés reproduits ont été pris par les Amis de Sceaux.

IMAGE DU VIEUX SCEAUX



médallions entre toit et fenêtres

MAISON DU DEBUT DU XX^{ème}
2, AVENUE DE VERDUN
SCEAUX

Gravure de Gabrielle Garapon

EPHMERIDES

1 9 9 9

2 DECEMBRE Inauguration d'une implantation supplémentaire de l'Ecole d'Ingénieurs E.P.F., 46-60 rue du Lycée.

19^{ème} Foire aux Santons.

2 0 0 0

FEVRIER Sceaux Magazine fait le bilan de la tempête de décembre 1999 à Sceaux.

MARS Exposition de trois projets de réaménagement de la place du Général de Gaulle.

MARS 17-18 Représentation aux Gêmeaux d'un spectacle « un siècle, quelques chansons et nous » rassemblées auprès des scéens.

Application du dispositif juridique (loi du 6 janvier 1999) sur les chiens dangereux.

MAI 27 A la Faculté Jean Monnet, colloque sur les langues de France et d'Europe.

MAI 26-28 A l'occasion de la Félibrée, marché de Provence dans le centre piétonnier de Sceaux, et cérémonie des Félibres.

JUIN 15 Concert de Johnny Halliday dans le parc de Sceaux.

JUIN 15-25 Rencontre des enfants du collège Lakanal et Jeanne d'Arc avec des enfants de pays francophones, à l'instigation du Conseil Général.

JUIN 20 Rencontre musicale entre l'Orchestre de Jeunes Alfred Loewenguth et l'Orchestre de Jeunes de Lausanne à l'église de Sceaux..

JUIN 21-24 Fête de la Musique.

JUIN 30 Concours des balcons fleuris..

JUILLET-OCTOBRE

Réaménagement de l'avenue de la République.

SEPTEMBRE Plusieurs visites à l'occasion des journées du Patrimoine (16-17 sept.) Les Amis de Sceaux proposent la découverte de maisons particulières du milieu du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle (de Baltard à Guimard).

SEPTEMBRE 24

Référendum sur le « Quinquennat »

NOVEMBRE Plantation des premiers peupliers le long du Grand Canal en remplacement de ceux abattus par la tempête de décembre 1999.

31 OCTOBRE AU 31 DECEMBRE

Réouverture du Pavillon de l'Aurore et exposition sur les dessins de Lebrun prêtés par le Département des Arts graphiques du Musée du Louvre.

Gendarmerie suite à un arrêté ministériel du 10 avril 2000, Sceaux devient « Brigade de secteur ».

RAPPORT MORAL

présenté le 25 mars 2000

- I. Il me revient de vous présenter le rapport de nos activités et de nos actions durant l'année écoulée : si nous suivons l'ordre chronologique, nous avons commencé nos activités de l'année par la visite à Saché en Touraine, sur les traces de Balzac dont c'était le cent cinquantième anniversaire de la mort. Vous savez que nous aurons toujours une petite dette à son égard depuis qu'il a laissé le témoignage du « Bal de Sceaux » dans une de ses nouvelles éponyme. La promenade s'est poursuivie au retour par la visite des jardins de Villandry. Au total vingt-cinq personnes qui ont paru très satisfaites de leur journée – au demeurant très sympathique.
- II. Vint l'été et la participation des AMIS DE SCEAUX aux « Journées du Patrimoine » organisées pour la première fois par la Municipalité. Préparation des itinéraires, aide à la rédaction des petits dépliants sur le Village et sur les Maisons d'Architectes. Et enfin par les visites du « Village » faites le samedi et le dimanche après-midi pour plus de trente personnes à chaque fois qui ont eu le plaisir de se faire ouvrir les portes des jardins de la Faïencerie par Madame Garapon et d'une maison Palloy par Madame Lorenzetti.
- III. Au dernier trimestre 1999 Martine Grigaut et moi-même avons participé au colloque bisannuel de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de Paris et d'Ile de France qui s'est tenu à Meaux le 5 décembre 1999, dont le thème était « Industrialisation-desindustrialisation de l'Ile de France ». J'aurais souhaité que notre association puisse présenter au moins une communication sur le thème, mais aucun de nous n'a pu

mener à bien une enquête sur le sujet qui reste à traiter. Sceaux n'a pas eu une grande vocation industrielle, mais sans parler de la manufacture de faïence du XVIII^{ème} siècle, il serait précieux de faire des recherches sur l'histoire de l'imprimerie Charaire qui a été une des plus importantes imprimeries françaises du XIX^{ème} au XX^{ème} siècle.

III.^{bis} Je profite de l'évocation de ce colloque pour vous apprendre que nous avons acheté la collection complète (sauf quelques manques...) des travaux de la Fédération où sont publiées les communications aux colloques précédents. C'est une mine d'informations que suivent parfaitement des pistes bibliographiques fort précieuses pour des recherches personnelles ultérieures.

IV. Le 4 décembre nous avons organisé une visite du lycée Lakanal pour nos adhérents, ayant été très séduits par la visite qui avait été programmée dans le cadre des Journées du Patrimoine. La visite s'est effectuée sous la houlette de Monsieur Lepany, conférencier réginaburgien des Monuments Historiques, qui avait vivement intéressé les visiteurs de septembre, visite qui a réuni à la fois des Amis pour qui le lycée Lakanal était totalement inconnu et des Amis anciens élèves, ravis de revoir leur lycée. Nous avons découvert à quel point cet établissement de 1885 avait été pensé et « fini dans les détails » avec de superbes fers forgés, avec la fresque du Parloir, avec le souci d'hygiène de la lingerie qui sentait si bon le linge fraîchement lavé et repassé !

V. Enfin depuis janvier la petite équipe du comité informel de rédaction a préparé la parution du n° 16 de notre bulletin que vous avez reçu à l'entrée de la salle. Et nous sommes prêts à mettre le n° 17 en chantier

VI. Tout au long de l'année nous avons assuré la diffusion du numéro spécial sur l'histoire du Petit Château. Il n'en reste plus que vingt que nous soldons à 100 F. Avis aux amateurs !

Nous participons toujours à Sceaux-Magazine : en 1998-99 par des extraits tirés de publications anciennes et depuis l'automne 99 par des articles sur l'histoire des rues. Il

y a vingt ans, j'avais en tant que bibliothécaire de la Ville, à la suite d'une demande d'un lecteur qui voulait savoir qui était Marguerite Renaudin, entrepris quelques recherches sur les noms de telle ou telle rue. En vingt ans nos connaissances se sont affinées et certaines n'ont jamais été étudiées. Comme les « chemins et sentiers » dont je vous entretiendrai en avant première tout à l'heure.

Enfin nous avons maintenu nos permanences du samedi après-midi. C'est là que viennent s'informer nos concitoyens ou acheter l'une ou l'autre de nos productions. Je tiens à remercier ici les membres du Conseil d'administration qui assurent ces permanences et les réponses au courrier.

Je ne veux pas terminer ce rapport sans remercier également tout particulièrement Madame Loubaton et Madame Garapon grâce à qui notre société a désormais un portrait de la duchesse du Maine dont nous ignorons l'auteur. C'est un pastel - une copie du XIX^{ème} siècle ? Peut-être. Mais il a été acquis et offert par l'une, restauré par l'autre. Et nous en sommes très heureux.

QUELQUES PROJETS :

- Le 13 mai, une visite à Maintenon, château de la gouvernante du duc du Maine.
- Visite toujours projetée du Salon doré de l'hôtel de Toulouse (actuellement Banque de France) et si nous trouvons un acousticien et quelques instrumentistes, la visite de la « Caisse claire » (salle à musique amplifiée de la M.J.C.).
- Si nous nous occupons de l'histoire de notre ville, il nous paraît important aussi de suivre ce qui se fait d'innovant et qui sera histoire à la génération suivante.

Thérèse Pila

MADAME JANE QUENTIN

Locquénolé 22 décembre 1916 – Paris 4 juin 2000

J'aimerais évoquer ici l'enchantement que Jane Quentin éprouvait pour la beauté des gravures anciennes et des objets rares dont elle aimait à s'entourer. Les lieux qu'elle ornait de ses découvertes étaient le miroir de sa riche personnalité. Intrépide et passionnée, on la voyait courir d'un antiquaire à l'autre, la plupart du temps à pied, de Bourg-la-Reine à Antony et jusqu'à Châtenay, pourchassant les Perelle, les Mariette ou autres Israël Sylvestre, ainsi que toute estampe pittoresque ayant trait à notre région.



C'est donc avec joie qu'elle se joignit aux efforts des Amis de Sceaux quand cette association se reforma en 1979 avec le projet de faire revivre le Bal de Sceaux ; elle prit part à la kermesse en costume romantique au jardin de la Ménagerie et prêta ses gravures à l'exposition historique de l'Ancienne Mairie tout en collaborant à la rédaction de son catalogue et au montage audio-visuel qui fut réalisé à cette occasion.

Par la suite, membre actif du Conseil d'administration, elle resta toujours prête à collaborer à nos activités, comme par exemple l'exposition « Le domaine de Sceaux à travers la gravure » en 1992 à la Bibliothèque municipale.

Jane Quentin était très attachée à son origine bretonne. Son père Yves Auffret était directeur d'école à Locquénolé (Finistère) et sa mère institutrice à la même école.

Veuve à quarante-six ans, c'est à Sceaux qu'elle élève ses trois enfants dans la grande maison du 7 avenue de Verdun ou la famille s'était installée en 1947.

Elle était diplômée de l'école H.E.C. (J.F.) mais n'avait pas eu le temps d'exercer longtemps un métier avant son mariage. Cependant elle perfectionne sans cesse ses connaissances artistiques et historiques du fait de ses recherches d'objets d'art. Elle suit aussi les travaux de plusieurs associations : Société Chateaubriand, Maison de Chateaubriand (la Vallée aux Loups), Souvenir malouin de Chateaubriand, les Amis du Musée de l'Ile de France.

Son ouverture aux autres, sa générosité la font s'occuper longtemps de l'association des Veuves civiles afin d'aider celles qui se trouvent dans une situation qu'elle connaît bien.

Mais il faut compléter son portrait en célébrant ses talents de jardinière ! La mystérieuse forêt d'ancolies qu'elle créait au printemps au fond de son jardin aurait pu inspirer à Apollinaire les vers suivants :

Renée Lemaître



détail d'un dessin
de Marianne Clouzot

*L'anémone et l'ancolie
Ont fleuri dans le jardin
Où dort la mélancolie
Entre l'amour et le dédain.*

MADAME JACQUELINE RAMBAUD-BUHOT

Cherbourg 24 mai 1910 – Montrouge 7 septembre 2000

Ce fut une chance pour notre association d'obtenir la collaboration de Jacqueline Rambaud à notre bulletin, quand nous en reprîmes la publication en 1984.

Archiviste paléographe, Conservateur des Bibliothèques, elle mit toute sa science et son expérience de chercheur à

reconstituer pour nous l'histoire de cette « Société propriétaire du Jardin et des Eaux de Sceaux » établie en 1799 par nos concitoyens pour sauver le jardin de la Ménagerie des ravages qu'avaient subis le parc et le château de Colbert à la Révolution.

Je me souviens d'une séance de recherches aux Archives de Paris où nous trouvâmes ensemble dans un grand carton vert les plans de la rotonde en bois construite en 1801 par cette Société pour y abriter le bal de Sceaux¹ que Balzac devait célébrer plus tard.

Cet article monumental publié en deux parties dans les bulletins 1 et 2 des Amis de Sceaux avec de nombreuses illustrations, la plupart inédites, fut le dernier article qu'elle publia après tant d'études érudites parues dans des revues savantes de tous ordres² au cours de sa carrière.

Conservateur au Département des Manuscrits à la Bibliothèque nationale de 1939 à 1968, elle prit la direction ensuite de la Bibliothèque de Droit des Facultés de l'Université de Paris (2 rue Cujas) qu'elle ne quitta qu'en 1981, à sa retraite.

La famille Rambaud s'était installée à Sceaux en 1956 dans le premier petit immeuble moderne construit en bordure du sentier des Filmins (devenu rue des Filmins pour la circonstance).

Plus tard quand elle quitta Sceaux pour vivre à Montrouge, peu avant le décès de son mari en 1988,³ Jacqueline Rambaud continua à suivre nos réunions jusqu'en 1995 où elle donna sa démission du Conseil d'administration dont elle avait été longtemps vice-présidente.

Ses dernières années où elle habita seule, mais non loin des siens, furent éclairées par ses petits-enfants qu'elle adorait.

Les Amis de Sceaux garderont son souvenir avec reconnaissance en utilisant le fruit de ses travaux.

Renée Lemaître

¹ Catalogue de l'exposition « Histoire du bal de Sceaux » 1799-1896.

² Les revues suivantes vont lui consacrer des articles : Société d'histoire du Droit
Revue de Droit canonique
Revue de l'Ecole des Chartres.

³ Voir Bulletin des Amis de Sceaux 1988 p. 85

MONSIEUR RENE POMEAU

Le 26 février 2000 Monsieur René Pommeau disparaissait..

Membre de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques) professeur honoraire à l'Université de Paris IV – Sorbonne, il fut le spécialiste mondialement connu de Voltaire.

Il était venu donner une conférence sur « Voltaire » à Sceaux le 4 mars 1989 lors de l'Assemblée Générale de notre Association dont il était depuis longtemps, ainsi que son épouse, un fidèle adhérent.

MONSIEUR ROGER HOLLIER

Le 30 avril 2000, Roger Hollier nous quittait. Après des études de Droit, il mène une carrière classique à l'Administration des Impôts. Il s'était installé à Sceaux, avec sa femme en 1974 à la Faiènerie pour se rapprocher de ses filles résidant dans la région Parisienne. (L'une d'elles est Madame Annie Triomphe, Présidente de l'Animathèque – M.J.C.).

Membre de notre association depuis 1983, il était toujours fidèle à nos réunions et nous conservons le souvenir d'un homme distingué et affable au sourire accueillant.

MONSIEUR GEORGES LEBLANC

Monsieur Georges Leblanc est décédé le 20 juillet 2000.

Architecte honoraire, il fut un fidèle et actif adhérent de notre Association.

Avec son épouse, disparue en 1995, il avait participé aux recherches, lors de l'exposition « 150 ans de céramique – Sceaux – Bourg la Reine » en 1986, et à cette occasion, il avait eu la gentillesse de me faciliter l'accès aux Archives nationales

Il était curieux de beaucoup de choses : le parcours de la Bièvre, l'endroit exact du théâtre dans l'ancien château de Sceaux...

Il se passionna aussi pour le personnage de Mademoiselle Guimard, célèbre première danseuse de l'Opéra au XVIII^{ème}

siècle et proposa au Musée de l'Île de France de compléter les notices qui figurent dans la salle qui lui est consacrée.

Il nous a laissé des documents intéressants.

Françoise Petit

MADAME DE LOUSTAL

Le 5 septembre 2000, Madame de Loustal nous quittait.

Après le décès du général Jean de Loustal, elle était restée fidèle à notre Association.

La famille de Loustal était implantée à Sceaux depuis le XIX^{ème} siècle.

MONSIEUR PHILIPPE GAZIER

Philippe Gazier, scéen depuis 1960 a brusquement disparu. Sa nature haute et mince, son visage émacié, le faisaient remarquer.

De son père, préoccupé jusqu'à un âge avancé de la Bibliothèque de Port-Royal des Champs, il avait hérité un esprit un peu janséniste et le goût de l'histoire. C'est d'ailleurs ce qui l'avait amené à se réjouir beaucoup de la reprise des « Amis de Sceaux » dont il lisait et critiquait les articles du bulletin toujours dans le sens constructif.

En qualité de journaliste (spécialisé dans l'aéronautique) ses conseils étaient précieux. Après des études au Lycée Condorcet, il avait fait Science Po, puis l'école du journalisme. C'était un fin lettré dont la conversation brillante enrichissait.

Il portait sur le monde un regard généreux ; jeune homme il avait encadré les « Poulbots de Saint Ouen » et il avait gardé un esprit enthousiaste qui attirait les jeunes.

C'était une homme droit, intègre, exigeant pour lui-même et ceux qu'il aimait. Les Amis de sceaux perdent là une figure attachante.

Micheline Henry

LES AMIS DE SCEAUX

SOCIETE D'HISTOIRE LOCALE FONDEE EN 1924

EXTRAIT DES STATUTS

ARTICLE II

La Société Les Amis de Sceaux a pour objet de rechercher, de recueillir, d'inventorier tous documents, témoignages, souvenirs concernant la ville de Sceaux et sa région et de les mettre à la disposition du public.

La Société se propose d'organiser des conférences, promenades et visites, des expositions, des spectacles, etc ... Elle pourra publier les communications qui auront été faites aux assemblées, les travaux de ses membres, sous forme de bulletins, livres, enregistrements, reproductions, etc ...

ISSN / 0758 - 8151

Directrice de publication : Thérèse PILA

BULLETIN D'ADHESION AUX AMIS DE SCEAUX

Bibliothèque municipale, 7 rue Honoré de Balzac - 92330 SCEAUX

NOM : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Tél. : _____

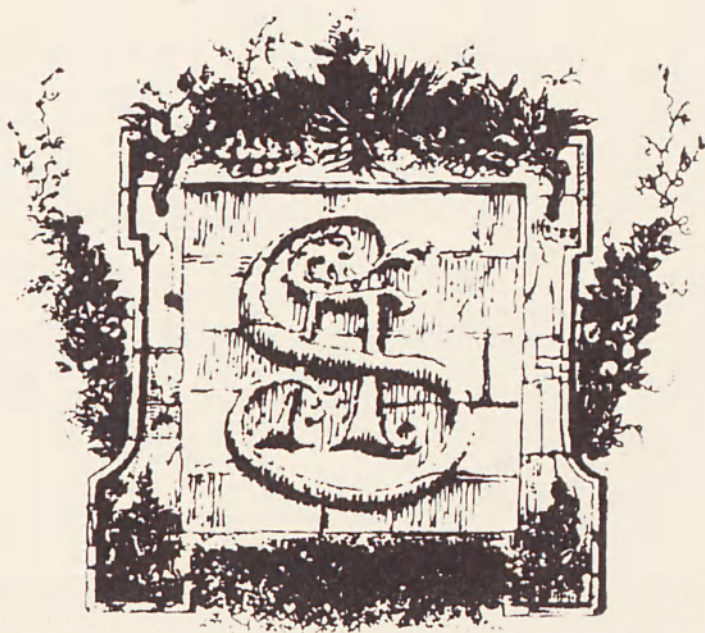
Profession : _____

**MEMBRE ACTIF : 100 F
 140 F**

**MEMBRE BIENFAITEUR
A PARTIR DE 200 F**

Facultatif :

- | | | |
|--|-----|-----|
| - Souhaite participer aux recherches sur l'histoire locale | OUI | NON |
| - Peut communiquer des documents ou répondre à une interview | OUI | NON |



NOTRE COUVERTURE

Mairie et Eglise de Sceaux (milieu XIX^{ème} s.)

Lithographie . - J. Armout, d'après Chapuy

De gauche à droite : entrée du jardin de la Ménagerie, ancienne Mairie, bâtiment de la gare, corps de garde, église avant la reconstruction de la flèche.